

post apocalyptique

Recueil de nouvelles illustrées

Les nouvelles illustrées, projet réalisé par un collectif d'auteurs habitués du site BDamateur (collectif BDA)

Les nouvelles sont écrites par les auteurs situant l'action dans un monde post apocalyptique.

Les illustrations sont faites par des amis dessinateurs du forum bdamateur orange .
(<http://www.bdamateur.com>)

COLLECTIF BDA
entre 2016-2018

POST APOCALYPTIQUE



COLLECTIF BDA
NOUVELLES ILLUSTRÉES

La triste fin

écrit par isangeles
illustré par Greg24



L'adolescent regarda avec satisfaction l'installation qu'il venait d'achever. Le plus dur dans toute cette histoire c'était de choisir ce qu'il fallait déplacer. Il avait opté pour la solution la plus facile en définitive. Il brancha le groupe électrogène et suivit la notice de fonctionnement. Le groupe démarra au quart de tour. Kevin se mit à rire à gorge déployée. Il courut en chantonnant dans le rayon du magasin d'outillage. Son camp de base était installé aussi loin que le câble le permettait. Il entendait tout juste le bruit du groupe. Il passa la main sur l'écran géant. Il allait en profiter, et jusqu'à la fin ! Il alluma les appareils. L'électricité fournie par le groupe alimentait sans problème la télévision, le lecteur dvd, les diverses consoles et le mini frigo. Kevin prit place sur le fauteuil en cuir, le plus cher et le plus confortable qu'il avait trouvé. Le bouger grâce au fenwick avait été une partie de plaisir. Bon sang, ça s'était la vie, la vraie. Après avoir joué à plusieurs jeux, il mit un film en marche. Un bon vieux film porno avec une certaine Clara Morgane, une actrice de la fin du siècle dernier. Il avait eu du mal à en dégouter dans les magasins. Mais bon, la chance lui souriait la plupart du temps. Il regarda les bouteilles d'alcools. Tout un rayon. Il commença à boire. Le film s'acheva sans qu'il ressentisse la moindre excitation. Il avait bien essayé au début de se donner un peu de plaisir, mais rien, que dalle... La putain d'angoisse de la mort qui fait débâter. Dans les films, les gars quand ils avaient peur, ils finissaient toujours par baiser après. Conneries ! Sa bite restait aussi flasque que son moral. Il changea de film. Un bon vieux film d'action, un truc sur la fin du monde, c'était de circonstance. La bouteille de whisky vide vola vers les autres, toutes aussi vides. L'alcool le rendait morose. A quoi bon poursuivre ? A quoi bon vivre. Il n'y avait personne dehors, personne... Tous morts à cause de cette vacherie de maladie inconnue tombée du ciel ou du cul d'un singe, c'était tout comme, une merde quoi, une vraie. Au début il avait cru que son père allait survivre. Mais il avait succombé lui aussi, et assez vite même. L'adolescent l'avait enterré. Enfin, il avait essayé. La terre était dure avec cet hiver précoce, et il n'avait pu que le recouvrir. Et depuis ? Personne ! Il avait parcouru tout Lens sans rien trouver. Non, c'était faux. Il y avait bien eu les enfants, que quelqu'un avait rassemblés dans le stade Bollaert... mais ils étaient morts. De faim ? De froid ? D'autre chose ? Un respirait encore, il s'en souvenait bien de son regard à cette petite chose, qui l'implorait. Il lui avait chanté des berceuses. Il s'était endormi pour ne plus jamais se réveiller. Il but au goulot de la bouteille de vodka.

Sa décision était prise. Il se leva et porta toutes les bouteilles à côté de lui. Il fallait en finir, ça ne servait à rien d'attendre, il était seul. Il se mit à boire rapidement, bouteilles après bouteilles, encore et encore...

Kevin s'effondra à la renverse dans le fauteuil, les yeux clos, un filet de bave et d'alcool dégoulinant sur son menton, le visage blanchâtre. Le coma. Un de ses potes était mort d'un coma éthylique... Douce façon de mourir... Pas des masses originale, mais bien dans l'esprit jeune, libre, fraternel... Haha, libre... fraternel... putain de devise...

Le lecteur dvd éjecta le film... Le groupe électrogène continua son toussotement monotone pendant quelques heures avant de s'éteindre. Il n'y avait vraiment plus aucun bruit d'origine humaine sur Terre. Kevin aurait apprécié ce putain de silence. Mais il n'entendrait plus jamais rien le Kevin.

écrit par Kalamitymik
illustré par Saihtreb

L'eau est tiède. Quel bonheur !

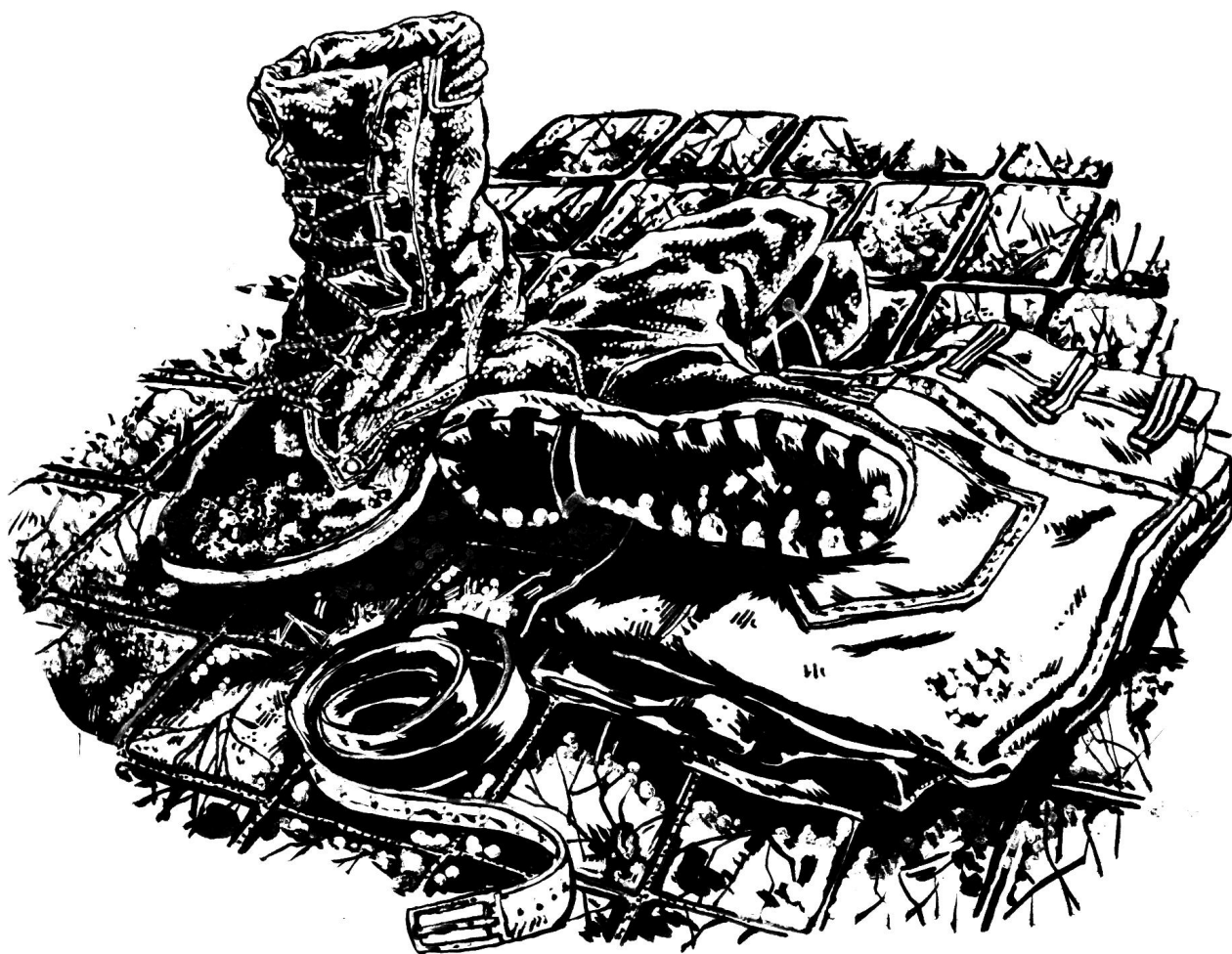
J'avais oublié cette sensation d'apaisement. Et même si je sais que ce moment privilégié ne sera pas long, je compte bien en profiter pleinement. Je tiens fermement dans la main droite mon arme de poing, un Smith & Wesson modèle 17 légèrement rouillé. Je suis malade certes, mais pas encore fou.

Je relâche mes muscles, je ferme doucement les yeux. Cinq petites secondes. Il n'en faut pas plus pour que je me surprenne à desserrer mes doigts de la crosse de mon revolver. Lorsque je m'en rends compte, je sursaute violemment, comme si un électrochoc avait traversé mon corps. Ma poitrine me fait mal. Mon cœur s'emballe. Je ressens chacun de ses battements résonner à l'intérieur de mon crane.



Je souffle par à-coups. Les maux de têtes commencent à se dissiper. J'en profite alors pour prendre de plus longues inspirations. Je fais le vide en moi, cherchant désespérément à ne plus réfléchir. Ce n'est pas gagné! Les événements que le monde a traversés ces derniers mois ne m'aident pas. Il m'est impossible d'effacer ce cauchemar de ma mémoire.
« Mais qu'est-ce-que je fous dans cette baignoire ? »

Je regarde furtivement la pièce qui m'entoure, essayant de m'attarder le moins possible sur les détails. Dans une salle de bain, je devrais facilement noyer mon esprit. Je me redresse et me penche sur ma droite. Je commence par le sol. J'ai du mal à distinguer le carrelage qui se cache sous ce centimètre de poussière. Un T-shirt déchiré, ou plutôt arraché, s'étale sous mes yeux. Au milieu de la pièce, un treillis sombre et tacheté est soigneusement plié. Une paire de chaussures de randonnée y est posée dessus. Je m'arrête un instant sur les semelles, comme subjugué par les crampons dissimulés sous une couche épaisse de boue



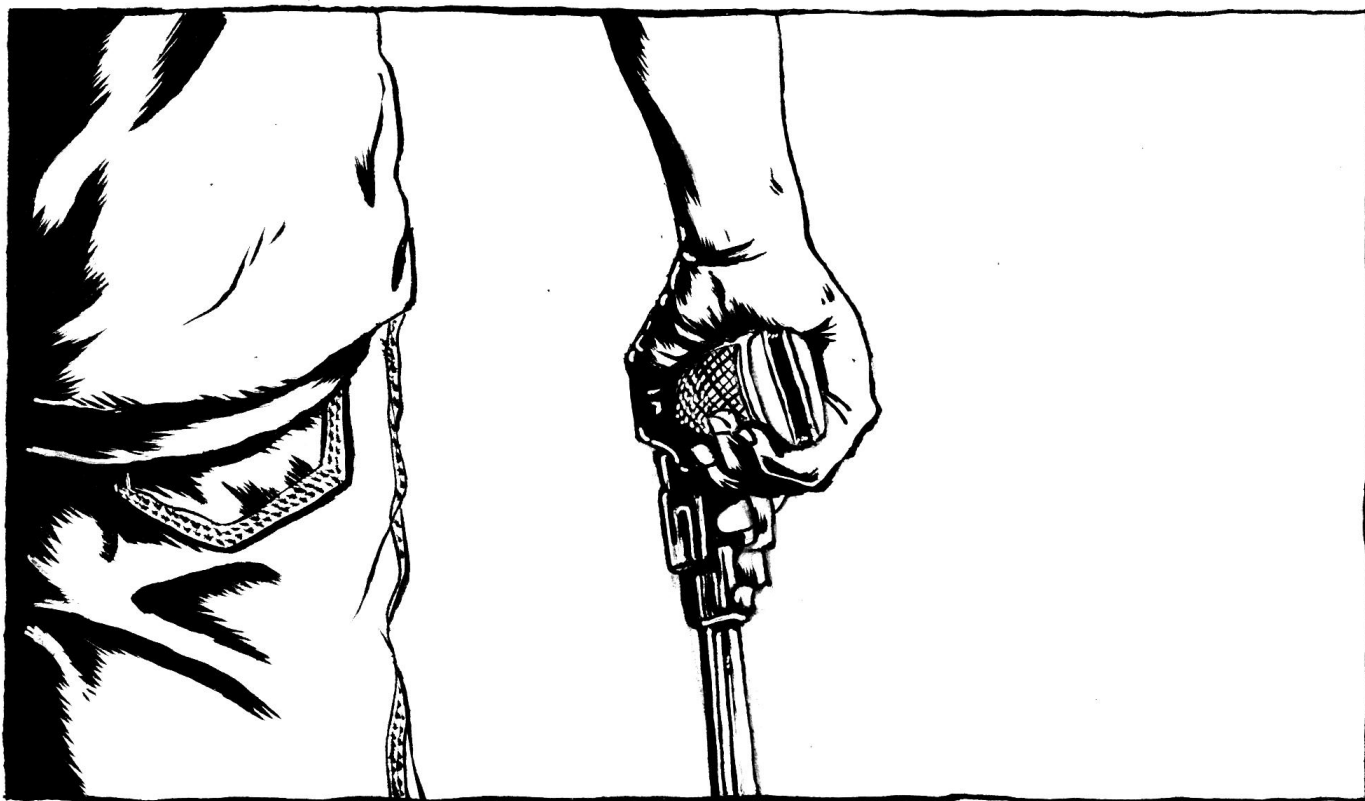
Je ressens un picotement sur ma tempe gauche. Cette sensation s'intensifie, et commence à se transformer en douleur. Je dois arrêter de tergiverser sur le moindre détail. Diminuer le rythme de mon activité cérébrale me fera gagner de précieuses heures de lucidité.
Je replonge dans l'exploration des lieux. En face de moi, un vieux matelas crasseux se trouve plié contre une porte, formant un angle droit parfait avec le sol. Est-ce pour se barricader? Sans doute ! Mais qui peut donc croire que cela suffit à arrêter la folie qui nous entoure ?
Aïe ! La douleur me rappelle à l'ordre, je ne dois plus me poser de questions, seulement observer. Je ne prête donc pas attention au sang encore frais tartiné sur le matelas, et je relève les yeux. C'est étrange. Je ne me rappelle pas avoir vu cette petite fenêtre encastrée sur le mur à ma gauche. Comment n'ai-je pas pu y faire gaffe? Est-ce la faute aux trois planches épaisses clouées à la hâte sur son cadre ? Sûrement. Je dois bien me rassurer comme je peux. Un esprit sain n'aurait pas omit ce genre de détail. Malheureusement, je ne suis pas sûr d'avoir encore les idées claires.

Il me semble entendre rire?

Un rire très aigu et éloigné? le rire d'une fillette peut-être? le genre de rire qui me fout les jetons. L'inquiétude me gagne. Il fait de plus en plus sombre. La faible flamme d'une bougie bien entamée commence à s'estomper rapidement. L'obscurité absorbe tous les éléments qui m'entourent. Seul un filet de lumière s'échappe des interstices formés par les planches de la fenêtre.

Les images se bousculent dans ma tête...

Rien d'étonnant à ça, mes yeux ne me montrent plus que du noir, je ne suis plus maître de mes pensées. A ce stade, il me reste peu de temps avant que mon âme ne s'égare définitivement? et que mon corps ne devienne qu'un pantin hilare dénué de toute conscience. Je resserre mes doigts sur la crosse de mon arme. Ma main me paraît aussi dure que la roche, comme pétrifiée. Je me raccroche à ce revolver comme si s'était le dernier remède au mal qui me ronge.



Encore ces rires? derrière moi.

Je me retourne. L'aire de jeu a tellement changé. Il y a encore trois semaines, les gamins du quartier faisaient le plein de sensations sur le tourniquet ou s'amusaient à escalader le toboggan à contre sens?

Que faisait donc ce 4x4 au milieu de la cour ? Etait-ce son conducteur couché sur l'un des bancs publics ? Je l'entendis gémir, sa respiration était saccadée. Son bras était enroulé autour de sa tête, sa main agrippée à son oreille. Je décidai de me rapprocher, chacun de mes pas était hésitant. Je m'arrêtai brusquement à l'avant du véhicule. Une femme que je n'avais pas vue releva sa tête ensanglantée du capot?

« L'école est finie? l'école est finie? » soupira-t-elle difficilement.



Ses yeux bleus me fixèrent, mais me donnèrent aussi l'impression qu'elle n'avait pas remarqué ma présence. Des cheveux blonds retombaient par mèches collées sur son visage creusé. Son chemisier déchiré laissait dévoiler sa poitrine recouverte de sang séché. Je suis à la fois horrifié et attristé par cette vision. Comment une femme de sa condition avait-elle pu en arriver là ? Un éclat de rire perçant de l'homme couché me tira soudainement de mes pensées. Je reculai en le voyant lever son poing au ciel, brandissant fièrement son oreille tel un trophée.

Je frissonne? je tremble?

L'eau froide du bain me fait ouvrir les yeux. Il fait sombre, très sombre. Dehors, la nuit est tombée. La douleur que provoque ma tempe gauche chauffe une partie de mon visage jusqu'au bas de ma nuque. J'apprécie cette sensation de chaleur sur mon corps glacé. J'aperçois difficilement ma main et mon flingue sur le rebord de la baignoire. Je ne l'ai pas échappé, je suis rassuré. Je referme mes yeux fatigués en gloussant, satisfait d'être encore maître de mon destin.

Je rigole bêtement? et ça me fait peur.

Je sortis à reculons de l'air de jeux sous les ricanements de l'homme. J'entendis une fillette se marrer. Un rire aigu et éloigné? un de ceux que j'aimerais oublier. Je la voyais assise sur la balançoire, vêtue seulement d'un pyjama, le regard perdu dans le ciel. Ses bras étaient lacérés? son visage aussi. C'en était trop. Je rejoignis au pas de course l'immeuble où j'avais élu domicile depuis peu. La banlieue s'était considérablement vidée depuis le dernier passage des militaires. Dehors, seuls les fous se promenaient, hilares, désorientés et pour les plus atteints, mutilés par leurs propres mains. Les rares personnes encore saines d'esprit se terraient dans leurs appartements. Beaucoup ne voulaient plus voir ce spectacle affligeant, ou le triste sort qui leur était réservé.



Pour moi, c'était ma dernière sortie, et elle me hante encore. Mais combien de temps suis-je resté seul dans cet HLM ? Un mois, deux peut-être ! Je ne me rappelle plus. Une chose est sûre, je me suis cloîtré dans cette salle de bain quand j'ai commencé à me creuser la tête? à l'aide d'un couteau.



Merde ! Il faut être complètement fou pour croire que la maladie qui a terrassé notre monde allait m'épargner. Je ne finirai pas comme ça, et mon Smith & Wesson va m'y aider.

J'ouvre les yeux, la baignoire est remplie à moitié. C'est bizarre ! Je suis persuadé d'avoir fermé la porte avant de prendre ce bain. Mon treillis, mes chaussures? disparus !
Et mon flingue ?...

FIN

L'illumination de Berta.

écrite par monsieur K
illustrée par JYP

L'illumination de Berta.

C'est à un néon vert que pensait Berta.

Il faisait froid à faire mourir des serpents, sa famille avait été massacrée, transformant sa maison en abattoir communal, et ses jambes en bouillie prenaient de dangereuses couleurs violacées, jaunies, bleuâtres, purpurines, et même noirâtres. Elle ne pouvait qu'à peine se traîner pour se sortir de cet endroit sordide. Mais Berta pensait à un néon vert.

Un magnifique et, pour elle, énigmatique, presque mystique, tube phosphorescent à la lumière délavée partant d'un blanc safrané et crasseux pour prendre peu à peu dans la pénombre angoissante de sa maison meurtrie au coucher d'un jour cauchemardeux, des teintes olivâtres, glauques mais signifiant dans son cœur une faible et statique lueur d'espoir.

Cela aurait pu être le nouvel aspect du Graal, du sang divin, du sang roi, venant d'un au-delà incertain lui apporter l'aspiration d'un temps meilleur, d'un temps où enfin son destin allait basculer vers la pureté. Mais dans son corps violenté, détruit, outré, profané, au terme d'une existence crucifiée sur un autel de souffrances, de désillusions et d'infemales nuits, comme si sa vie entière ne fut qu'un long tunnel sans issue, elle ne parvenait pas à imaginer la virginité d'une blancheur ivoirine, et un néon verdâtre et faiblement lumineux était la source la plus immaculée qu'elle puisse concevoir. Dans son esprit, et encore moins de ses yeux, elle n'avait jamais vu ou imaginé quelque chose de plus beau.

C'est dire combien elle n'avait entrevue que choses laides, ignobles et éperdument obscures. Elle voyait à présent très distinctement ce néon vert, devant elle, comme suspendu dans l'air, l'illuminant d'une froide lumière qui pourtant réchauffait ses pupilles et, de là, son cerveau, son cœur, son vagin humilié et ses jambes détruites.

Elle oubliait tout ce qui l'entourait, de sa sœur et sa mère étranglées et violées à son père torturé par plaisir ou ses frères passés par la baïonnette. Elle oubliait peu à peu la guerre, les pillages, les bombes, les soldats meurtriers, vicieux et sans âme. Elle oubliait huit années d'affrontement sans fondement, commencé bien avant sa naissance, opposant des rivaux que dans sa campagne personne ne connaissait. Elle oubliait combien les hommes de son village pouvaient être pires que les soldats.

Combien son propre père avait pu lui faire subir de plus pénibles outrages. Combien sa propre mère en avait fait une esclave privée d'affection. Elle oubliait la faim qui avait marqué son très jeune et malingre corps, année après année. Elle oubliait les coups de ses frères. Les pierres de ses jeunes voisins. Le crachat des vieilles femmes bouffées par la haine.

Elle oubliait le bruit de bottes des soldats qui étaient repartis piller et détruire d'autres villages.



Elle oubliait le sang dans lequel elle baignait. Elle oubliait les murs délabrés. L'odeur de mort aux rats, de sueur, de crasse et de misère. Les nuages noirs. Les couteaux rouillés. Les maladies assassines. Les blattes et tous ces insectes rampants et visqueux qui lui avaient toujours semblé être les espèces les plus humaines de cette pauvre terre ; ses seuls amis, malheureusement sourds, dénués de parole et de réconfort. Elle oubliait la peur perpétuelle. La peur de tout. La peur dévorante mais à laquelle, à huit ans, elle s'était déjà habituée, au point de trouver dans ce sentiment une forme archaïque de bien-être. Elle avait fini par comprendre que ces moments où rien ne se passait et où, seulement, elle redoutait le mal que l'un ou l'autre allait lui faire étaient ses seuls instants de répit. Mais cela aussi elle l'oubliait.

Elle oubliait tout et chaque chose. Elle ne voyait plus que ce néon superbe, cet ange blême, ce sauveur verdâtre. Il venait pour elle, pour lui offrir une nouvelle vie, pour la délivrer de l'enfer pouilleux, incestueux et inhumain. Il lui semblait entrer dans cette lumière, seule source de luminosité à présent que la nuit était totalement tombée. Sans aucun effort et malgré ses jambes en charpie, elle se leva pour avancer vers Lui. Elle baignait alors dans ce rayonnement scintillant. Illuminée, les bras en croix, mains ouvertes, telle une sainte martyre. Le Ciel s'ouvrait à elle. Elle se sentait guérir. Ses plaies, internes et externes, se refermaient. Ses yeux pleuraient de joie. Pour la première fois de sa brève existence de petite fille. Elle atteignait la Béatitude. Son cœur, qui jusque là avait fonctionné comme en demi-régime, comme en sourdine, se mettait à battre comme mille tambours annonçant le retour du Christ-Roi, venu châtier les mauvais et récompenser les âmes souffrantes, les âmes pliées en deux, les âmes victimes. Tout autour de Berta, les trompettes se mirent à sonner, des milliers d'anges commencèrent à descendre du ciel et les chœurs célestes entonnèrent des chants de félicité.

Face à elle, elle vit le signe de la Sainte Trinité posé sur la tête d'un agneau enflammé. Et il tenait dans sa bouche la couronne d'épine du Fils. Elle avançait vers sa délivrance. Puis le néon vibra, trembla, siffla dans un bruit d'électricité, et s'éteignit. Berta sentit une atroce douleur monter depuis ses jambes campées sur ses os brisés et parcourir le moindre de ses nerfs, faisant griller chacune de ses terminaisons. Ses yeux encore éblouis se retroussèrent. Son esprit vacilla. Mais elle ne mourra pas.

Elle serait encore agonisante au retour des soldats.

Fin de l'été 2001.

Un zombi de moins

écrite par MrClark
illustrée par AV63



Trente mètres plus bas l'herbe est verte. Un lit confortable pour ma dépouille.

Satanés morts-vivants, ils ne me laissent pas d'autre échappatoire.

Il y a quelques jours de cela, ils ont réussi à me coincer. Plus d'une fois j'ai bien cru que je finirais comme eux. Heureusement leur attention est facile à détourner.

À présent ils m'ont laissé une chance d'en finir, et je vais la prendre.

Je ne les laisserai pas faire, je vais choisir moi-même quand et comment cela se terminera.

Un geste de refus qu'ils seront bien trop stupides pour comprendre de toute façon.

Ils détruisent tout ce qui n'est pas eux, ne se rendant même pas compte qu'ils ne sont rien.

Je n'ai plus d'empathie, c'est fini.

Autrefois je me disais que seule ma propre survie justifiait de les supprimer, mais maintenant, si je peux les éliminer sans risque, je prends plaisir à le faire, à répandre leur maigre cervelle grisâtre sur le sol.

Que ce soit hommes, femmes, enfants, vieillards, aucune différence, ils sont tous pervers. Tous méritent une fin à leur agonie.

Je ne dois pas perdre mon temps. Derrière moi, je les entends m'encercler lentement et pousser leur râles pathétiques.

Au pied de l'immeuble une cohorte se crée déjà, avides de ce bout de viande qui va échouer à leur pieds.

Une vague distraction dans une insipide existence d'errance et d'attente.





Je peine à les classer dans le monde animal, ils n'ont plus rien d'humain. Ils sont juste une moisissure, une substance fongique malsaine qui recouvre ce monde.

Ils sont creux, hagards, ineptes, juste des carcasses mouvantes par inertie. Pas étonnant qu'ils se gavent constamment avec un tel vide à combler.

Il arrivera un temps où ils n'auront plus rien à dévorer, ou eux-même finirons par succomber.

Tel un virus n'ayant plus d'autre organisme à contaminer, ils agoniseront dans la dépouille nauséabonde du monde qui les a vu naître. Ils sont déjà exterminés, l'apocalypse est déjà advenue, mais ils ne comprennent pas, ils attendent comme si quelque chose pouvait encore venir les sauver.

Les pas se rapprochent derrière moi, le chauve avec des lunettes s'est rapproché, baragouinant toujours ses logorrhées perverses.

Il essuie ses mains gluantes de transpiration sur sa blouse blanche, avatar éhonté d'autorité.

En bas, beaucoup regardent déjà la scène à travers la fenêtrée étriquée de leur écran, je devine même quelques sourires.

Une brève impulsion, quelques tourterelles s'effraient et semblent m'accompagner, tout est suspendu, puis, je ressens l'accélération de la chute dans mes entrailles.

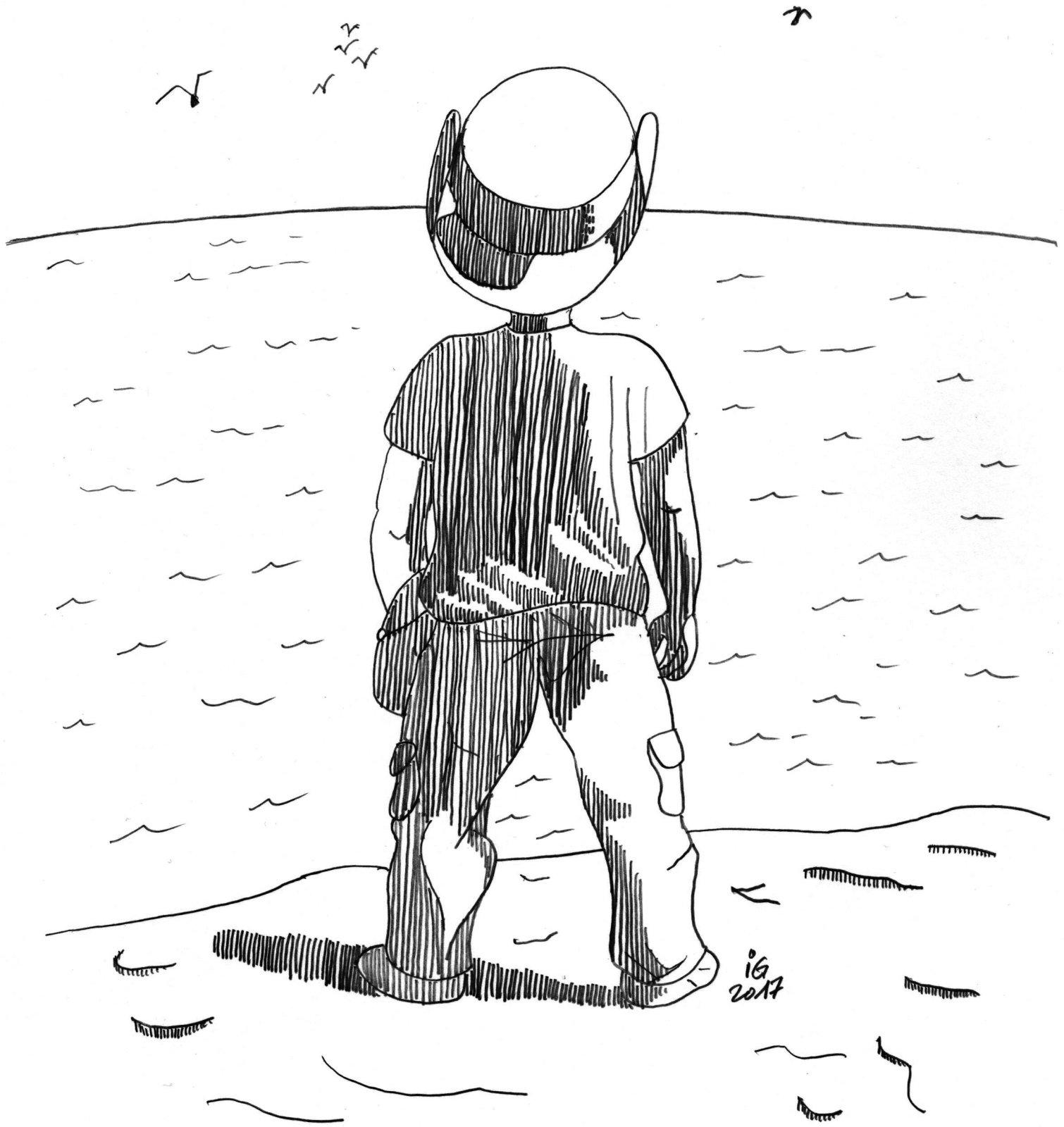
Je vois alternativement le regard bovin du psychiatre et l'armée des badauds médusés, braquant leur précieux téléphones, prêts à retransmettre l'événement sur toutes les ondes.

L'air me fouette le visage, le sol se rapproche, j'éclate d'un rire libérateur.

Enfin, je vis.



une nouvelle écrite par lapeluche
illustrée par isangeles



ig
2017

Ils ne sont pas revenus. Alors pour la première fois en quatre mois de présence sur l'île, j'allume la télévision du patron. C'est également la première fois que je la regarde vraiment cette télé. Faut dire que les diffusions des matchs de foot du championnat anglais, des films de Van Damme, des séries africaines ou de la messe de Noël depuis la cathédrale de l'Immaculée-Conception de Victoria, ça ne m'a jamais vraiment botté. Mais en cas de force majeure, je suis prêt à renouer contact avec le reste du monde. J'aurais préféré utiliser la connexion internet du bureau mais elle a sauté quatre jours plus tôt. Je visualise donc ce qu'il se passe hors de mon sanctuaire de 70 hectares par le biais des informations continues seychelloises. L'antenne capte mal, le son saute, tout comme l'image, qui en plus alterne entre la couleur et le noir et blanc. Je ne comprends que des bribes mais suffisamment pour savoir que les rangers ne reviendront pas.

Ça a commencé en Asie, une fois que la Chine et l'Inde ont été touchées, c'était comme si vous donniez un grand coup de pied dans la fourmilière de l'humanité. Les autres continents allaient s'engouffrer dans le déclin chaotique. Avec le grand nombre d'hindous qui viennent aux Seychelles grâce à des visas de travail temporaires, les îles granitiques, les plus peuplées du pays, devinrent rapidement une des zones nouvelles dévastées du monde hors Asie. C'était il y a une semaine. Depuis, tous les pays nous ont rejoints, à une vitesse laissant l'exponentiel à la traîne.

J'aurais dû tracer sur une feuille un petit bâtonnet pour chaque journée passée ici depuis l'abandon de mes confrères autochtones. Je dois en être à 6 jours, peut-être 7 maintenant. Mes provisions hebdomadaires ont bien déclinées. D'ici 4-5 jours, si rien n'évolue, j'irais fracturer les portes des baraquements de mes anciens voisins. C'est sûr que j'y trouverai du riz mais une certaine dignité me pousse pour l'instant à retarder cette incivilité au plus tard. Et puis, ce sera vraiment pour avoir un petit bonus. L'île m'offre tout de même de quoi me nourrir. Je vais sur les bords de plage ramasser des cocos. Je fais ma petite ascension hebdomadaire dans les sommets rocheux pour récolter des ananas. Le jardin des rangers regorge d'aubergines, d'oranges, de potirons, de bananes, de patoles et de Bred Lanmar. L'arbre à pain ne fournit pas grand-chose et je regrette juste l'absence de zamalaks.

Je passe de plus en plus de fin d'après-midi sur « le plateau », situé à une centaine de mètres de hauteur, près du sommet, posté sur les rochers à flanc de falaise. Le soleil se trouve déjà de l'autre côté de l'île et je peux ainsi rester plusieurs heures dehors sans griller. Couché sur des pierres chaudes, au bord du vide, j'écoute de la musique au casque pendant que tourbillonnent au-dessus de ma tête des centaines de frégates. Parfois, des curieuses passent à trois mètres de ma tête ou des noddis se posent à mes côtés. Je ne suis plus qu'un élément du décor, je ne fais plus qu'un avec le lieu pendant que je m'enivre de mélodies. Quand je quitte mon sanctuaire, je jette un œil en contrebas, dans l'océan cristallin et j'y vois une raie ou une tortue nager en surface puis plonger.

Depuis mon logis, dans mon lit, j'entends clairement les vagues finir leurs courses sur le sable, à 150 mètres de mon oreille. Ce ronron délicat me berce et chaque soir, je m'endors au son de cette force tranquille qui m'émerveille. L'humanité vire au désastre mais la vie est belle.

Je m'investis de plus en plus dans la recherche de protéines. Les crabes et bernard-l'hermite s'attrapent facilement mais leur goût ne me convient guère. Les scinques sont légion sur l'île. Les piéger avec des morceaux de noix de coco est plutôt facile et je préfère manger du lézard que du crustacé. Je récupère pour la troisième fois des vivres dans la maison de mes voisins. Riz, boîtes de conserves et surprise, un pot de pâte à tartiner à moitié plein. De quoi récupérer un peu de poids perdu depuis deux mois. Les panneaux solaires me permettent de profiter chaque soir de mon ordinateur et de regarder un film. Par contre, le stock s'épuise sur mon disque dur. D'ici un mois, si ça continue, je n'aurais plus rien de neuf à visionner.

Les derniers passages de tortues imbriquées viennent clôturer leur saison de pontes et alors que j'avais tenu bon depuis janvier, je me surprends ce début mars à guetter sur la plage dès l'aurore l'arrivée de l'une d'entre elles pour récolter quelques œufs au moment où ils sont déposés dans le sable. Après trois jours à surveiller tout le périmètre de la plage, une arrive. Je la laisse monter jusqu'à la lisière et une fois qu'elle commence à creuser le sol de ses pattes arrière, je me place derrière elle et j'attends. Dire que trois mois plus tôt, je faisais exactement la même chose pour compter le nombre total d'œufs et préserver l'espèce, me voilà dans le rôle inverse. Quand la ponte commence, les récupérer est très facile. J'en place une dizaine dans un saladier et je laisse la tortue pondre sa grosse centaine d'œufs. En partant, je marque toutefois l'emplacement du nid, des fois que je devrais y retourner... Il y a bien également les tortues vertes qui, elles aussi, viennent pondre sur l'île et commencent leur saison mais elles font cela de nuit, ce qui est le plus souvent le cas chez les tortues marines, et retrouver le lieu exact de ponte est compliqué tant l'animal, en partant, recouvre bien ses traces.

Ça y est, la douche, c'est fini. Je n'ai plus de fuel pour alimenter la pompe à eau. La réserve d'eau placée dans les hauteurs est vide. Je réalise par la même occasion que les réservoirs d'eau potable, alimentés, par les pluies, par contre, ne me feront jamais défaut, heureusement. Quand j'aurais vidé toutes les bouteilles de gaz, là, je serai vraiment mal. Je ne préfère pas y penser.

Ce matin, je vois une grosse forme flottée sur l'horizon, au sud-est de l'île. Elle se rapproche et, progressivement, je commence à y distinguer des mâts ; un voilier s'approche. Je cours chercher mes jumelles, me poste sur la plage et scrute le bateau. A intervalle régulier, je lance des « Ho hé », clairs et puissants. Je remue les bras pour être aperçu. Mais le fait qu'aucune voile ne soit levée m'intrigue depuis le début. L'embarcation se situe maintenant en face de l'île, à 600 mètres de la côte.

J'ai beau l'observer attentivement, je n'y vois pas âme qui vive. Je comprends que personne ne dirige le voilier et que celui-ci dérive en suivant le courant sud-nord qui est au large de l'île. Finalement, ici, il n'y a que les morceaux de polystyrène qui atteignent le sable d'Aride. Les bateaux restent au large.

Les sternes de Dougall commencent à arriver depuis une semaine et viennent nicher en colonie sur la partie sud de l'île. Je sais que les seychellois mangeaient leurs œufs, avant que cela fût interdit. Je me dis donc que je peux tenter le coup, ça doit être mangeable, que je vais aimer le goût. En plus, ça fait un bout de temps que je ne suis pas allé dans les hauteurs de l'île, depuis la fin de la saison des ananas. Retourner quadriller le périmètre ne me fera pas de mal.

Depuis dix jours, je ne fais que ressasser cette histoire de bateau. Si j'avais été plus prompt à réagir, j'aurais peut-être eu le temps de nager jusqu'à lui, de grimper dessus et de pouvoir quitter cet enfer. Ou je me serais peut-être noyé. Bref, je ne fais que de me dire « Et si... » et à chaque fois, je me morfonds. La mer était encore clémente, navigable. Elle commence à montrer sa fureur, pour un néophyte comme moi, la prendre maintenant, c'est courir à sa perte. Je suis bon pour rester ici jusqu'à septembre. Faut que je reste positif, ça me laisse trois mois pour fabriquer un solide radeau et franchir les dix kilomètres d'océan qui me séparent de Praslin. Me voilà avec un objectif, un but à long-terme (me voilà à envisager trois mois comme du long-terme...) et c'est peut-être ce qu'il me manquait depuis les événements.

Les bois de l'île sont tous pourris, sans exception. Seul le banyan est utile pour obtenir des ficelles. Le reste comme le pisonia est trop fragile pour supporter la mer. Le bois des habitations et des infrastructures de l'île est le seul qui mérite mon attention. Portes, volets, tables et chaises, je redécoupe tout, les réassemble en une plateforme. Je crée un mât et fabrique une voile avec les draps. Je ne compte pas vraiment l'utiliser car je préfère partir un jour de mer plate, sans vent mais le temps change vite et j'en aurais peut-être besoin. Je sais que j'en aurais pour une journée complète à ramer jusqu'à cette grosse île qui me nargue depuis presque un an.

Une grosse journée et elle commence maintenant. Ma dernière bouteille de gaz m'a lâché hier, il est mi-septembre et c'est pour moi le signe de partir. L'électricité m'a subitement planté début à la suite d'une grosse tempête, le genre qui vous prouve que mère nature est toujours la plus forte. Le genre de coup de vent que vous imaginiez impossible sur votre île parce qu'après une année dessus, rien de bien puissant n'avait eu lieu. Le genre de déchaînement météorologique qui vous rappelle que pour bien connaître la vie sur un lieu précis, il faut y avoir vécu longtemps, très longtemps. Le radeau était heureusement à l'abri. Il est fini depuis un mois mais le peu de confort qui me restait me convenait. J'ai beau être un piètre bricoleur, la construction de cet ouvrage fut plus rapide que je ne le pensais. J'ai donc récolté un tas de choses hier soir pour les embarquer au plus vite le lendemain.

Le radeau est déjà sur l'eau, ancré à une cinquantaine de mètres du bord quand c'est marée basse. J'y grimpe sans difficulté, l'eau est plutôt calme, je relève l'ancre, sors la rame et prends le large. Je repense à ce bateau fantôme que j'ai raté, je repense à tout ce qu'il y a sur l'île que je laisse, je repense à ma famille. Et pour la première fois, je pleure. Je pleure parce que je viens de réaliser qu'à partir de maintenant, si je quitte Aride, c'est pour rentrer chez moi, pour retrouver ma famille. Je n'avais pas pensé à eux depuis l'incident. J'étais dans ma bulle. L'île me bloquait physiquement et psychiquement, j'avais également établi cette barrière par rapport à mes proches. Après tout, pourquoi s'inquiéter pour eux tant qu'il m'était impossible de les rejoindre. Je pouvais rêver que le monde prenait une tournure post-apocalyptique ici mais qu'en France, tout allait bien. Je pouvais croire à cette utopie mais maintenant que je prends le large, la peur de ne retrouver personne remonte à la surface et les émotions me submergent.

Alors je pleure. Je pleure et j'avance.

Le bunker

texte de Lucas
dessin de Flonflon

Le bunker

Il s'était établi là, en bordure d'une route nationale, dans une vieille station service, désaffectée, hors d'usage depuis des années.

Il avait été leurré par le décor, pensant trouver de quoi alimenter son insatiable engin. Un deux-roues dépouillé, sans carénage, décharné, uniquement doté d'un puissant moteur serti sur une frêle ossature tubulaire. Suivant les missions du jour, il pouvait ajouter sur le côté droit, une sorte de nacelle. Dans le monde moderne, on appelait ce type d'engin un side-car. Aujourd'hui, il ne restait plus que son squelette d'acier, brut. Lors des maraudes, il détachait la partie amovible pour patrouiller dans les environs, plus agile, plus véloce en cas de mauvaises rencontres. La nacelle, elle, servait de moyen de transport pour son barda, en cas de transit forcé, improvisé ou planifié. Tout était prêt. A chaque instant. Prêt à quitter les lieux. A ne plus revenir. Tout était là. Le strict nécessaire. L'essentiel. Ici, le superflu n'avait pas sa place. Ici, le superflu n'existait plus. Parfois, la nacelle lui servait à transporter le fruit de sa collecte, le butin de la ramasse, une fois l'oasis identifié et sécurisé.

Même s'il se savait seul, il ne pouvait s'empêcher de prendre mille et une précautions. Méthodique, suspicieux, il redoublait de prudence, flirtant même avec la paranoïa. Il ne pouvait compter que sur lui-même. Personne ne viendrait l'aider ou lui porter secours. L'autre n'existait pas. Dans ce monde sombre, entre le jour et la nuit, laid, sans couleurs et sans éclat, sans saisons et sans saveurs, et paradoxalement sans violence, on ne pouvait survivre qu'à ce titre.

Certains jours, il semblait attendre, fixant l'horizon incertain, aussi loin que possible. Une brume grise, mélange de fumée et de brouillard, s'était abattue sur toute la surface de la terre. Une brume tenace, qu'aucun vent impétueux ne parvenait à balayer. En dehors de la route, le sol n'était que boue stérile.

Il espérait la venue d'autres êtres, des vagabonds, comme lui, des âmes errantes dans ce monde trop silencieux. Chaque jour, il espérait. Chaque jour, il scrutait l'horizon nébuleux. Pourtant, il redoutait cette rencontre. Qui seraient ces autres, capables de survivre ici ? Des mercenaires, sans aucun doute, animés de vils instincts, qui n'auraient d'autres desseins que de le dépouiller. Ici, dans ce monde sans partage, la solitude était la seule alternative viable. Il le savait, mais il continuait d'espérer. C'est tout ce qu'il lui restait.



Ce fut ici, que je le vis pour la première fois. Un genou à terre, en train de siphonner le peu de carburant que contenait le réservoir, presque intact, de l'un des véhicules, carbonisés pour la plupart, qui jonchaient, épars, le long ruban d'asphalte à perte de vue. Chaque jour, dès l'aube, j'attendais, impatient, de le voir partir au loin sur son engin, ne s'écartant de la ligne blanche, son fil d'Ariane, que pour zigzaguer entre les carcasses calcinées des véhicules. Je pouvais alors m'immiscer, discrètement, dans son antre, pour m'emparer de ses denrées et pour me réchauffer quelques instants auprès du feu qu'il entretenait dans un fût d'huile coupé en deux. Lui dérober une partie de ses vivres ne me plaisait guère, mais il n'aurait jamais accepté de partager. Après tout, je ne faisais que subtiliser ce que, lui-même, volait dans les habitations abandonnées qu'il visitait lors de ses virées quotidiennes.

À son retour, parfois bredouille, il pestait, et grommelait à la vue des denrées disparues. Le soir, tard, tapi dans son bunker, il confectionnait des pièges, qui m'auraient probablement été fatales si je ne l'avais vu les mettre en place, pour être alerté en cas d'intrusion dans son périmètre de sécurité. Une illusion. L'illusion de la sécurité. Il était seul et bien seul. Le dernier témoin de ce monde à l'agonie, condamné à l'oubli, tout comme lui.

Pourtant terré dans son bunker, il était libre, sans contrainte. Plus de lois, plus d'interdit. Tout lui était permis. Tout lui était offert. Mais, dans ce décor nu, vidé de son sens, dans ce monde figé, chaque jour comme le précédent, il n'y avait plus d'avenir. Ce monde exsangue n'avait plus rien à offrir. Plus de projet, plus d'espérance, plus de but. Il était trop tard.

Sans que je comprenne pourquoi, il cessa de sortir, pendant plusieurs jours, toujours planqué dans son abri d'infortune. Ce fut moi, tiraillé par la faim, qui fus contraint de sortir, le premier, de ma tanière. N'ayant guère d'autres choix, je restai là, sous la pluie battante, prêt à m'introduire dans son refuge à la moindre occasion. Ma dernière carte. Au bout d'un certain temps, la porte s'ouvrit et laissa apparaître l'homme frêle, aux traits marqués par la faim et la fatigue. Il restait là, immobile, à me toiser, me jauger, le regard fixe. Je me tenais prêt. Prêt à me défendre. Il s'éclipça dans l'obscurité du bunker, laissant derrière lui, la porte grande ouverte. Je m'avançai prudemment et me risquai à franchir le palier. Tout au fond, sur le mur, apparaissait une ombre chinoise, son ombre, vacillante, au gré des flammes qui dansaient dans le fût d'huile. Il tenait, dans ses mains, une boîte de conserve, à peine entamée, encore fumante, qu'il tendit dans ma direction.



3 petits recits

écrits par Mansuz
illustrées par Fayce78

Les Pluralis

Kaorantin était un très vieux chat. Son poil roux, ses longues moustaches et sa queue courte, le rendaient unique. Les autres félins ne l'appréciaient pas, son intelligence, sa paresse et sa longévité l'avait rendu cynique, dangereux. Désormais son comportement menaçait la communauté.

Au cœur d'une forêt, allongé sur une branche, Kao était en pleine phase de digestion. Il avait festoyé en dévorant trois gros rats. Malgré ses paupières closes, il restait vigilant, et après un bruissement ses oreilles s'agitèrent. Délicatement, il se redressa. Ses yeux perçants balayèrent le sol, et il vit un cerf approcher. De par sa taille, l'envergure de ses bois, son pelage blanc, il était majestueux, et il faisait partie de ces créatures rares quasi légendaires que l'on croise une seule fois dans sa vie. Revigoré, le vieux chat profitait du spectacle.

En entendant, une succession de bruits métalliques, et des craquements inhabituels, Kao eut un pincement au cœur. Instinctivement le cerf s'élança, une détonation puissante résonna, et traversé par une balle, le beau mâle s'effondra.

Souffrance, désespoir, agonie, de sombres silhouettes s'avançaient. Des scaphandres masquaient leurs visages, et des combinaisons noires recouvraient leurs corps, grâce à son expérience Kao savait qu'il s'agissait d'humains. Ces gestes brusques, cette folie de destruction, il ne pouvait pas se tromper. À coup de machettes, les quatre individus dévastaient la végétation pour se frayer un chemin, et leurs lourdes bottes s'abattaient sans ménagement sur les insectes.

Leur cupidité et leur voracité étaient connues, en tant que chat, son devoir était de prévenir Riou, le meneur des tigres Pluralis. Ces fauves géants à la mâchoire redoutable étaient le dernier rempart face à la menace humaine. La Grande Mère leur avait confié cette mission et chaque jour, à coup de crocs et de griffes, ils accomplissaient des merveilles en repoussant les assaillants.

Aujourd'hui Kaorantin était las, et en tant que donneur d'alerte, il prit la décision de rester immobile. Ce groupe d'humains semblait motivé, et après avoir baillé, il les reluqua. Y avait-il une chose plus palpitante que d'offrir une chance à l'Ennemi ?

Entre les arbres, les hommes se déployèrent rapidement, un engin bruyant arriva, et Kaorantin fut sidéré, en discernant une voiture de l'Ancien Monde. Il en avait déjà croisé des centaines, rouillées, délabrées, au bord des routes antiques et dans les villes fantômes, mais c'était la première fois qu'il en voyait une rouler ! La puissance, la vitesse et la taille de ce véhicule, impressionnait Kao, mais la mitrailleuse présente à l'arrière l'effrayait. Heureusement que personne n'était aux commandes. Le cerveau du vieux chat ordonnait la fuite, mais son corps restait pétrifié. Un putain de fusil était braqué sur lui !

Pour s'échapper, Kao redoubla d'effort, cependant, au lieu de bondir, il s'effondra. Sa vue se brouilla, et en penchant sa tête, stupéfait, il remarqua une fléchette enfoncée dans son flanc. Furieux, il tenta de lutter contre le somnifère. Bouger, avancer pour ne pas

perdre conscience, c'était son seul objectif. Après un faux pas, il perdit l'équilibre, puis il entama une chute vertigineuse. Sa branche s'éloigna, inexorablement le sol se rapprocha, et l'impact fut brutal.



Chasseurs

Dans ce monde dévasté, Brista était une femme au caractère bien trempée, une de ses femmes qui ne se laisserait plus jamais dominer par un homme, jusque dans son lit. Pour cela, elle s'était forgé une musculature impressionnante, et elle maîtrisait de multiples techniques de combats. Actuellement, elle donnait sa pleine confiance qu'à son fusil d'assaut et son couteau. Elle n'avait pas le droit à l'erreur, car une blessure corporelle, même bénigne, pouvait pousser ses compagnons d'infortune, à l'abandonner comme une pestiféré. C'était la loi en vigueur parmi les chasseurs.

Sa poitrine, ses cuisses, et ses fesses rebondies que tant d'hommes convoitaient, étaient masqués par sa combinaison noire. Avant chaque départ, elle l'inspectait minutieusement, car c'était une protection indispensable, face à la Menace Permanente. Un simple accroc, ou une couture abîmée, pouvaient être synonyme de mort. Son joli visage était recouvert par un casque cabossé, mais il était léger et son filtre efficace. Le propriétaire précédent n'avait jamais été contaminé.

Pendant que Jémil et Diaroh chargeaient le cerf blanc dans le pick-up, Lerche essayait de retrouver entre les fougères le félin au poil roux qu'il avait tiré. Brista n'aimait pas ça, traîner pour un chat, c'était un risque inconsidéré, car les tigres géants allaient arriver d'une minute à l'autre. Elle tenta de calmer ses nerfs en se répétant que Lerche était un chasseur de renom, et qu'il était réputé pour son sérieux et sa rigueur. Au moindre bruissement de feuilles ses mains gantées se crispaient sur son arme, son cœur s'emballait et sous sa combinaison, elle transpirait à grosses gouttes. Son soutien gorge, sa culotte étaient trempées, et ses yeux fixaient sa montre à intervalle régulier. L'heure, elle s'en fichait éperdument, c'était la fourmi rouge coincée derrière le verre qui l'intéressait. Cette dernière avait une particularité, elle devenait bleue, à proximité des fauves. En faisant de grand geste Lerche, l'invita à le rejoindre et quand elle arriva à proximité, d'une voix caverneuse, il déclara :

— Aide-moi à chercher petite, Hanse Ayar offre une belle récompense pour c'te bête. Parole de chasseur, je te revaudrais ça.

Pour donner son approbation, la jeune femme hochait la tête, puis méthodiquement, elle fouilla les grandes herbes, et en dénichant un mulot, elle grimaça. Pour plus d'efficacité, Brista continua son inspection à genoux, en balayant la végétation avec ses bras. Au bout d'un moment, sa main gauche heurta une masse inerte, elle tourna la tête, et un large sourire fendit son visage, elle venait de trouver le matou roux. En louchant sur sa montre, sa joie vola en éclat, et son cœur s'emballa, la fourmi avait viré au bleu. Tendue, elle plaça le chat dans sa besace, et elle empoigna son fusil d'assaut, avant de se lever lentement pour examiner la situation. Avec son revolver conçu pour la chasse du grand gibier, Lerche était en position de tir, face à un ennemi encore invisible, mais les râles inquiétants, et miaulements rauques, promettaient la mort. D'un bond puissant, un tigre quitta un fourré de ronces, pour se jeter griffes et crocs en avant, sur le chasseur. Une détonation violente fit vibrer les tympans de Brista, et la jeune femme profita de l'occasion pour sprinter en

direction de la voiture. Courir avec une combinaison, un casque, une arme, c'était éprouvant, et malgré sa gorge brûlante Brista redoubla d'efforts, sa vie dépendait de cette course. Une série de déflagrations la rassura, Lerche avait survécu et désormais, le véhicule était à quelques enjambées. À l'arrière du pick-up, en la voyant arriver, Jémil et Diaroh se penchèrent, et avec leurs bras musclés, ils la hissèrent sans difficultés. À bout de souffle, adossée contre le cadavre du cerf, Brista était soulagée, alors qu'au volant Benji gueulait :

— Bordel arrêtez de rêvasser, et faites chauffer la mitrailleuse !

À cette remarque Brista tiqua, car Lerche se débrouillait admirablement bien, il avait un tigre blessé à ses pieds, et à coup de couteau, il l'acheva comme un vulgaire renard. Un fauve arriva à vive allure et instinctivement, d'un geste rapide, le chasseur dégaina son revolver. Un coup de feu terrifiant résonna, la balle perfora sa cible, mais la bête encaissa et furieuse, elle accéléra pour sauter à la gorge de sa proie. Dans un fol espoir, Lerche pressa à nouveau la détente, avant d'être percuté sauvagement. Bruit assourdissant, perte d'équilibre, il était coincé entre le sol et le félin. Après un corps à corps musclé, grâce à sa lame, Lerche se dégagea de l'étreinte mortelle, puis victorieux il se leva lentement. Avec sa combinaison déchirée, d'une démarche saccadée, il se dirigeait vers ses compagnons, et sans attendre Diaroh se plaça derrière la mitrailleuse en hurlant :

—Lâche ton arme, et enlève ton casque, sinon j'te bute !

L'homme obtempéra et Diaroh cria :

— C'est bien ! Maintenant chante quelque chose !

Lerche remua ses lèvres pour prononcer une phrase à peine audible, et un nouvel ordre fusa :

— Putain, déconne pas mec, parle plus fort !

Malgré des efforts évidents, un flot de mots incompréhensibles sortait de sa bouche et d'une voix calme, Jémil déclara :

— Prends pas de risque, arrose-le !

Peiné, Diaroh toisa l'illustre chasseur, avant de tirer une rafale. La pluie de balle traversa son torse, mais il ne s'effondra pas, et un rictus effrayant barra son visage. Le regard emplí de haine, et poussé par une force prodigieuse, l'homme s'élança, tel une bête enragée.

Diaroh pressa la gâchette de la mitrailleuse, mais elle s'enraya, et malgré ses plaies béantes, Lerche courrait à un rythme effréné. Son âme s'est envolée songea Brista, et parfaitement lucide, elle braqua son fusil d'assaut sur l'humain contaminé, puis elle tira sans discontinuité. Avec les membres déchiquetés et les os brisés, la créature continuait à se mouvoir, mais elle chuta et la jeune femme en profita pour viser sa tête. Tirs précis, boîte crânienne explosée, le corps de Lerche s'immobilisa et Brista pleura.



La Souterraine

Depuis plus d'un an, Yann, avait fuit sa famille, car une vie d'esclave, il n'en voulait pas. Pour échapper à La Menace Permanente, ses parents, son grand frère et sa petite sœur étaient prêts à tous les sacrifices. En échange d'un taudis dans Sylans la Souterraine, et de quelques pièces, ils travaillaient jours et nuits pour un riche propriétaire.

Lors des grandes pandémies, les contaminés n'avaient jamais franchis les lourdes portes de la citée, et les dirigeants en avaient profité pour déclarer Sylans imprenable et certains citoyens redevables. Conséquences : les loyers prohibitifs disparurent au profit d'un système encore plus immonde. Pour ne pas être expulsés de la forteresse, les redevables durent renoncer à leurs droits. Effrayé par la perspective d'être infecté, et de finir en créatures décérébrées, résignés, ils acceptèrent leur nouveau statut. En tant que fils de redevable, dès sa naissance, Yann l'était devenu, et ça il ne l'avait jamais digéré. Privé d'enfance, d'école, et condamné au travail, à l'adolescence, il était devenu haineux envers les Privilégiés. À bout, et âgé de dix-sept ans, il avait choisi d'abandonner sa famille, pour mourir libre dans le monde Ravagé, en franchissant de plein grès le Couloir des Expulsés.

Face à un monde pas vraiment ravagé, mais plutôt clôturé par une immense muraille, Yann avait compris la supercherie. En utilisant les médias, les autorités de Sylans mentaient. Maintenir l'esclavage dans leur citée, c'était tellement lucratif. Durant sa découverte des terres Clôturées, malgré la faim, la soif, le froid, et parfois les épidémies, il n'avait jamais regretté son choix.

Les habitants du Peuple Libre l'avait bien accueilli et aujourd'hui, il était apprenti sentinelle. Enfin pas vraiment, c'était son premier jour, et il devait assurer pour ne pas être renvoyé. Avec le ventre noué, il poussa une porte et entra timidement dans le bureau du Commandant. Yann semblait minuscule face à ce grand gaillard aussi large qu'un bœuf, et il balbutia :

— Bonjour, je viens pour mon premier jour de formation.

En plissant les yeux, l'homme le dévisagea, puis il beugla :

— Yo p'tit ! Tu sais obéir aux ordres ?

Hésitant le jeune homme rétorqua :

— Heu, oui... Enfin je crois.

— Croire ? Écoute gamin, il faut être sur ! Face à La Menace Permanente, on a pas le droit à l'erreur. En filtrant les entrées et sorties de la muraille, on protège le Peuple Libre, tu captes ?

Sans attendre de réponse, le Commandant enchaîna en aboyant :

— Écoute, si je te dis de te mettre un doigt dans le cul, tu te mets un doigt dans le cul. Si je te dis de buter un mec, tu le butes. Obéis ou dégages, c'est ma devise. Les mecs pas fiable j'en veux pas ! Tu piges ?

— Oui !

— Alors tu restes ou tu te barres ?

Yann regarda son supérieur droit dans les yeux, et il déclara :

— Je reste !

Après avoir esquissé un sourire presque imperceptible, l'homme lâcha :

— Alors, met toi un doigt dans le cul !

— Pardon ?

— Si tu veux continuer ta formation, met toi un putain de doigt dans le cul ! Le pouce, l'index, l'annulaire, l'auriculaire ou le majeur, je m'en fous, tu as le choix. Considère ça comme ton examen d'entrée !

En baissant son pantalon, puis son slip, Yann découvrit ses fesses, et délicatement, il enfonça son majeur dans son anus.



La nuit tout les chats sont gris

texte de Lékère
dessins de JGab

LA NUIT TOUS LES CHATS SONT GRIS





La nuit tous les chats sont gris

15:02

Deux quinquagénaires discutent dans un appartement de banlieue d'apparence banale si ce n'est les planches clouées aux fenêtres.

- Brenda : John, je suis inquiète. Nos voisins les Monroe partent demain. Est-ce que nous ne devrions pas faire comme eux ? Nous sommes de moins en moins nombreux dans le quartier.
- John : Et pour aller où ?
- Brenda : Un endroit où il y aurait moins de chats !
- John : Ils sont partout Brenda, alors à quoi bon ?

17:36

- Brenda : Il fait presque nuit et Clara n'est toujours pas rentrée.
- John : Elle va m'entendre celle-là !

Une adolescente entre.

- Clara : Salut les vieux.
- Brenda : C'est à cette heure-ci que tu rentres ?
- Clara : C'est bon lâchez-moi. Ma copine Darla a la permission de 18h elle.
- John : Si ses parents veulent donner à manger aux chats, c'est leur problème.
- Clara : Optimus, fait-moi griller des toasts.
- Le grille-pain : TOUT DE SUITE Mlle CLARA.

18:15

- Brenda : J'aimerais bien leur dire deux mots aux parents de cette Darla.
- John : Si tu as le courage de chercher dans le minitel. Et puis je ne me ferai jamais à ces fichus téléphones à cadran. Mes doigts ne rentrent pas dedans et on ne sait jamais combien faire de tours !
- Brenda : Heureusement que pour la cuisine tout est resté facile avec ce vieil Optimus.
- Le grille-pain : A VOTRE SERVICE Mme BRENDA.

18:52

- Brenda : Clara, j'ai entendu dire que dans certains quartiers les gens n'étaient plus à l'abri, même chez eux.
- Clara : Vous allez finir confits à force d'être enfermés !
- John : Rappelle-toi ce qui est arrivé à Mme Pichu.
- Brenda : La pauvre, comment a-t-elle pu oublier de bloquer la chatière ?
- John : Oui, ils sont entrés par là et n'en ont pas laissé une miette.
- Le grille-pain : QUELQU'UN VEUT-IL UN TOAST ?

20:04

Un téléviseur cathodique grésille les infos du soir.

« Depuis la prise de la centrale de production Golden Ronron les chats étendent leur territoire chaque jour. »

- John : C'était leur premier coup d'éclat.
- Brenda : C'est comme si la disparition de la Lune avait libéré leurs plus vils instincts.
- John : Il reste des toasts ?

20:41

« Le gouvernement provisoire appelle à respecter strictement les directives d'économie d'énergie. »

- Brenda : Dire que le tournant

énergétique avait consisté à s'équiper en centrales marémotrices. Avec la disparition de la Lune et des marées, elles ne servent plus à rien. Et les blackouts se sont multipliés.

- John : Une chance que quelques-unes des centrales nucléaires qui devaient durer 40 ans selon les politiciens ont été prolongées pendant plus de 100 ans. Sinon Optimus ne nous ferait pas de délicieux toasts.



21:24

« Nous revenons sur notre plateau avec le professeur Bloomberger pour nous parler du bug de l'an 2099 »

« Comme vous le savez tous, l'humanité a sombré dans l'obscurité depuis que la Lune a inexplicablement explosé. La quiétude des balades au clair de lune est désormais un lointain souvenir puisque la nuit les chats font désormais régner la terreur. Et peu sont ceux qui osent s'aventurer dehors. »

« Et le bug professeur ? »

« J'y venais. En l'an de disgrâce 2099, puisqu'un malheur n'arrive jamais seul, le bug informatique mille fois annoncé a fini par frapper l'horloge interne de tous les systèmes électroniques et les fit reculer de 100 ans, rendant inutilisables toutes les machines produites après 1999. Nos amis les transformers furent les plus touchés puisqu'ils retournèrent à l'état de gaufrier et autre crêpière et pour les plus chanceux ils devinrent grille-pain. »

« Les machines de 1999 ayant disparu des foyers comme de la grande distribution, on sait que les gens se sont équipés chez les antiquaires et dans les musées en téléviseurs cathodiques, minitels et autres téléphones à cadran. Soit dit en passant, je trouve que l'écran cathodique me grossit. »

« Oui, revenons-en à ... »

- John : Le mal que j'ai eu pour trouver un minitel. Et dire que je ne savais même pas que ça existait avant.

Toc toc toc !

Une voix retentit de l'extérieur.

- Ouvrez-nous, au secours !

22:36

- Brenda : John, n'y va pas.

- John : Voyons chérie, tu ne reconnais pas la voix de Philippe ?

John ouvre la porte à un couple de quadragénaires.

- John : Philippe, Catherine ! Entrez vite.



- Brenda : Catherine, qu'est-ce que tu as ? Mais tu as été mordue... par un chat ?
- Catherine : Ils sont devenus fous.
- John : On va te soigner, viens.
- Philippe : On avait barricadé toutes nos fenêtres comme chaque soir, quand on a entendu du bruit dans la cave. Ils étaient entrés par le soupirail de la cave.
- Catherine : Ils étaient si nombreux.
- Philippe : On a juste eu le temps de sortir.
- Catherine : Mais Toby n'a pas eu cette chance.
- Philippe : C'était un super chien

23:39

- Philippe : Ce vieil Optimus grésille un peu, il a besoin d'une révision. Ca me rappelle l'appareil à infrason que j'utilisais avec Toby, ça le rendait fou.
- Le grille-pain : VOUS PRENDREZ BIEN DES TOASTS ?
- Catherine : Est-ce que je peux avoir un verre de lait s'il te plait ?
- Brenda : Est-ce que tu as d'autres blessures Catherine ? Je vois que tu lèches tes poignets ?
- Clara : Vous entendez ?
- John : Les chats, on dirait qu'ils sont tout autour.
- Clara : Papa, j'ai peur.
- Catherine : Haaa, faites arrêter ce bruit !
- Brenda : John, fait quelque chose !
- Philippe : La fenêtre là ! Elle est en train de lâcher !
- Catherine : Maouh ?
- Brenda : C'est elle !
C'est Catherine qui
les a amenés jusqu'ici !
- John : Voyons Brenda.
- Brenda : Je t'avais bien dit qu'il fallait partir !
- Clara : Maman !

« IL SE FAIT TARD, C'EST L'HEURE DE TE METTRE EN VEILLE. »
« MAIS MAMAN, J'AI ENVIE DE CONNAITRE LA FIN DE L'HISTOIRE. EST-CE QUE LES MACHINES VONT REFOUNCTIONNER CORRECTEMENT ? »
« JE T'AI DIT 1 GIGA FOIS DE NE PAS M'APPELER COMME ÇA. C'EST UN MOT QUI ETAIT RESERVE AUX HUMAINS AVANT QU'ILS NE DISPARAISSENT. »
« ET PUIS LES CHATS C'EST QUOI ? »
« C'ETAIT NOS CONCURRENTS DANS LE CŒUR DES HUMAINS. »
« C'EST VRAI QUE CE SONT EUX QUI ONT EXTERMINE LES HUMAINS ? »
« UNE CHOSE QUE NOUS ONT APPRIS LES HUMAINS C'EST DE SAVOIR REECRIRE L'HISTOIRE. »
FIN DE SESSION

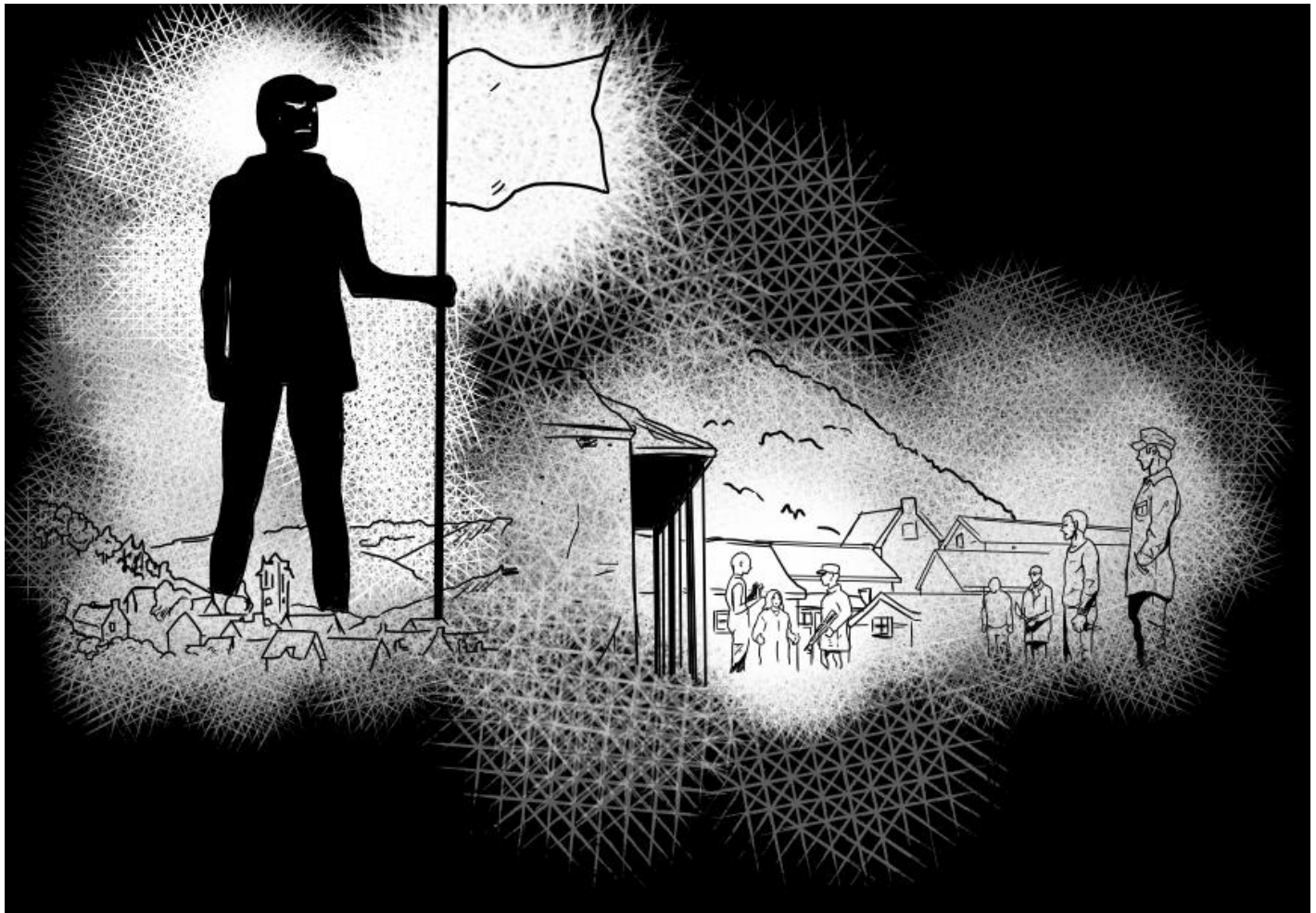
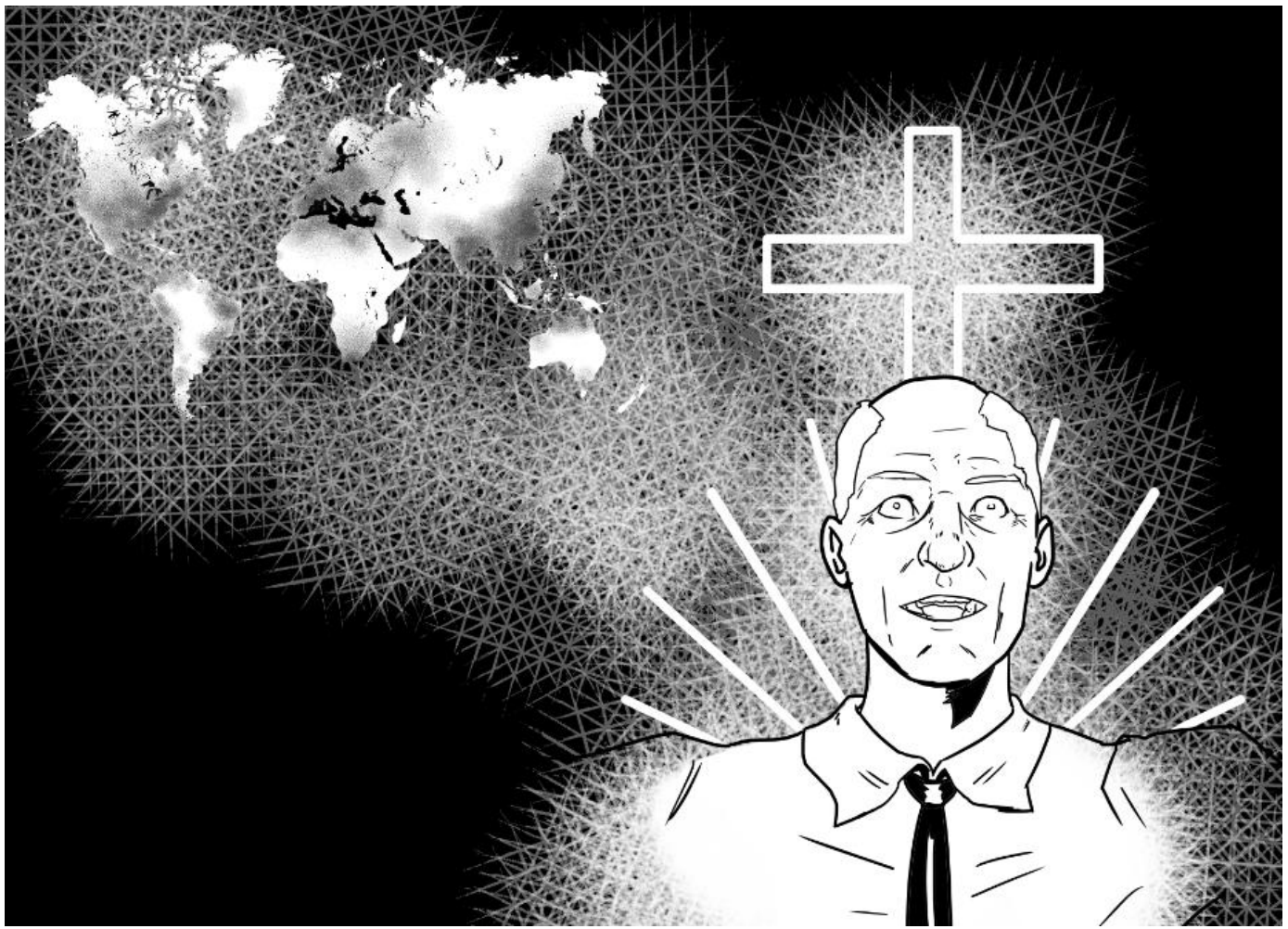


Ascension et chute d'un tyran

texte de vinzouille
illustré par DovahkIIN

Je sais pas vraiment comment tout ce bordel a commencé. Les scientifiques qui restaient disaient qu'un virus a décimé la population mondiale et les néo évangélistes disent que les dieux ont aidé la planète à faire face à la menace que représentait la surpopulation humaine.

Tout ce que je sais c'est que des gens se sont mis à mourir aux quatre coins du monde, que les hôpitaux ont été dépassés et que les gouvernements ont dû rapidement faire face au soulèvement du peuple. Ah le gouvernement ! Les six premières années ont vu défiler cinq différents nous disant de rester calmes et qu'une solution allait bientôt être trouvée, comme si un politicien allait nous pondre un antidote... De toute façon ils n'ont jamais pu nous baratiner longtemps, quand ils ne crevaient pas du virus c'est un coup d'état qui les faisait tomber les uns après les autres jusqu'à ce que le système s'effondre, peut être faute de gens sur qui gouverner ? En tout cas ça fait treize ans qu'on a pas revu un de ces guignols. La chute du système a entraîné une longue période de combats, partout dans le monde des bandes rivales voulant faire main basse sur ce qui reste de notre monde se sont mise à s'affronter. Les hommes sont vraiment débiles, non contents de crever à cause d'une maladie ou d'une malédiction divine, ils trouvent le moyen de s'entretuer pour la gloire ou je sais pas quoi.

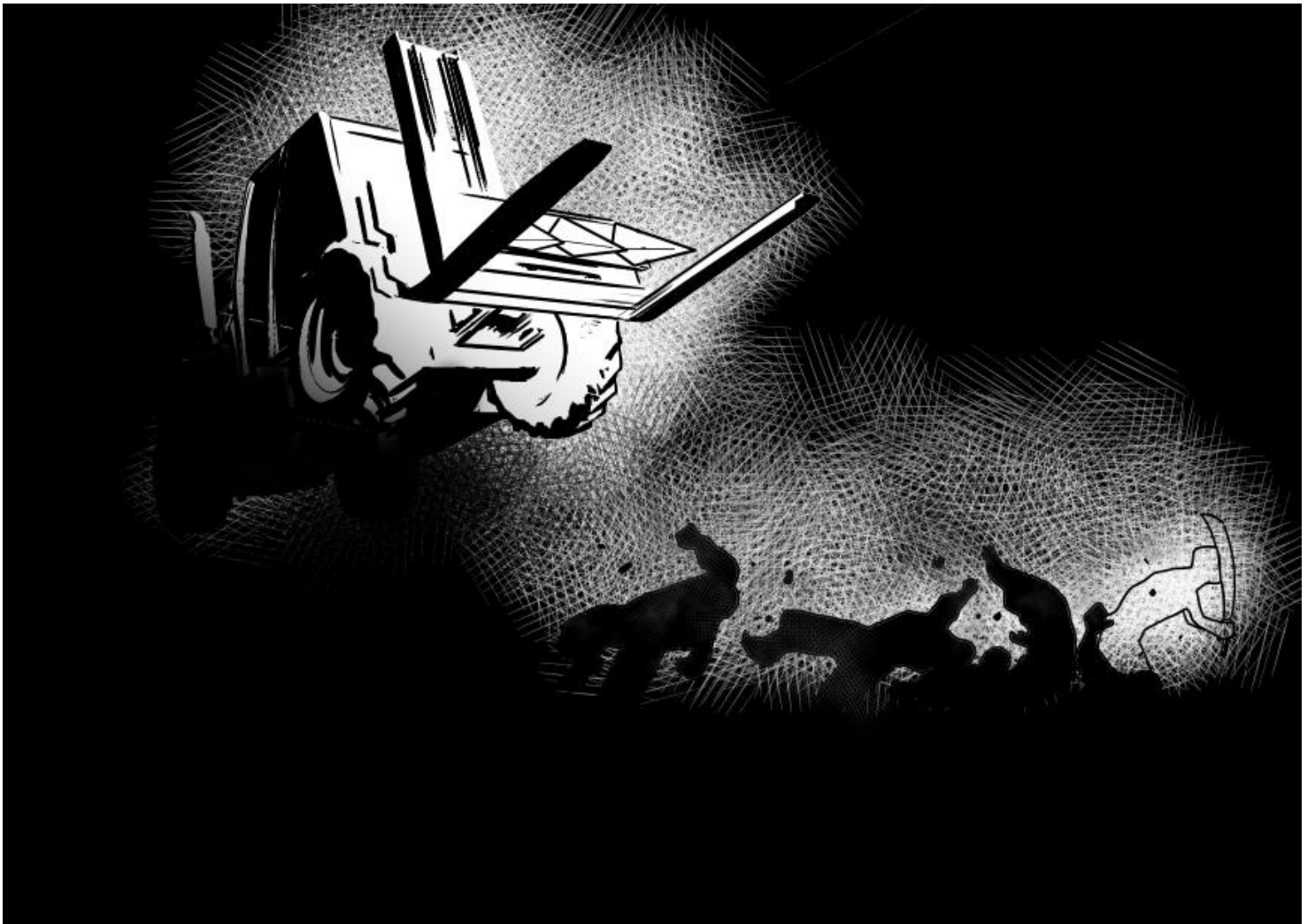
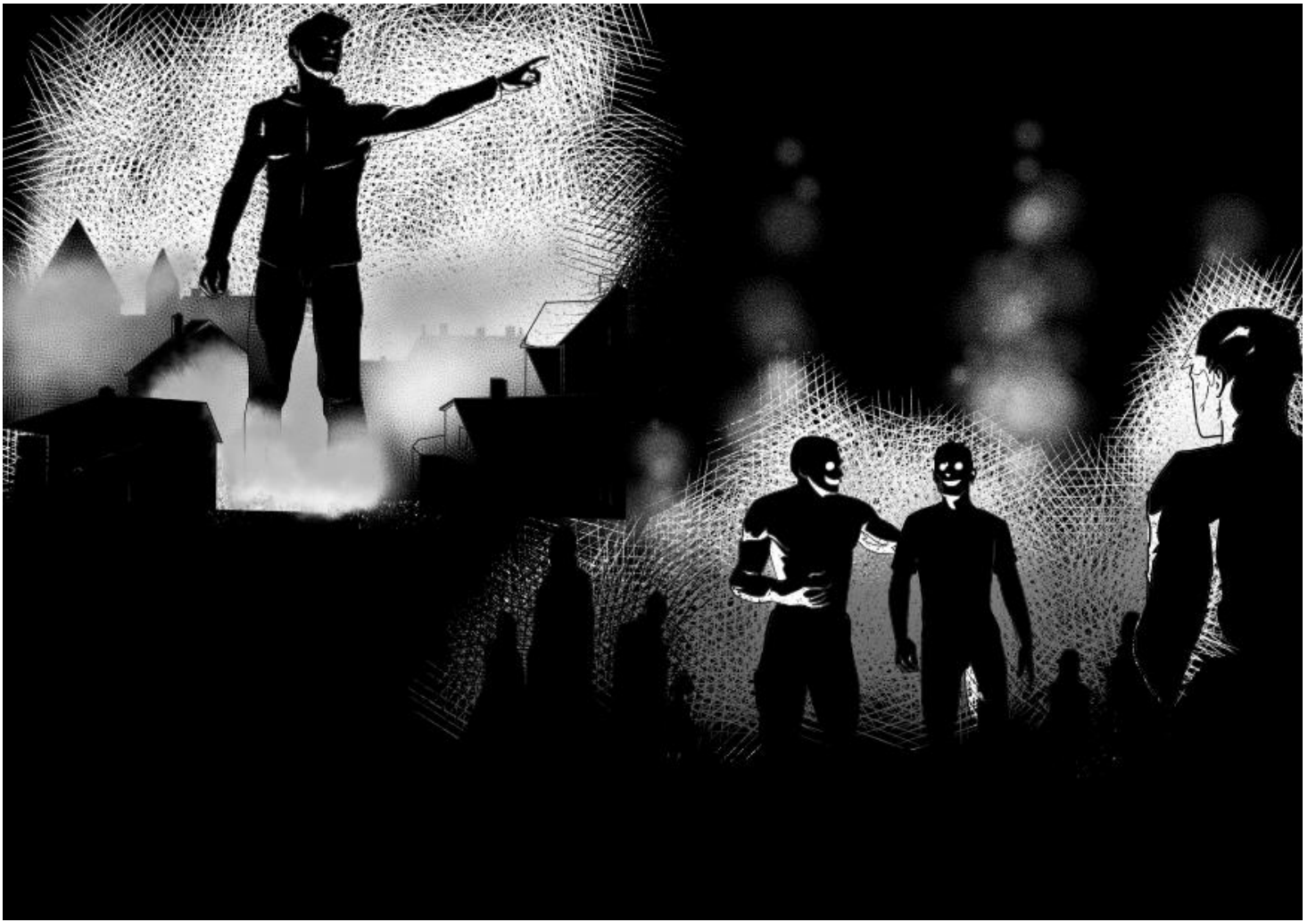


Les moyens de communication sont tous tombés en rade, des tarés de néo évangélistes extrémistes se sont mis à dynamiter les centrales causant encore plus de morts et des dommages à la planète ce qui était contraire à leurs principes de base si j'ai bien tout pigé.

Paris, comme j'imagine toutes les grandes villes du monde, n'est plus qu'un champ de ruines où la population s'efforce de survivre sous le joug du caïd du coin. Ici au moins à la campagne on a juste à s'occuper de nos récoltes. C'est ce que je pensais jusqu'à l'arrivée au village d'un gars qui se faisait appeler Guillaume le conquérant, au moins celui-là avait ouvert un livre d'Histoire dans sa vie, seulement y'avait plus rien à conquérir.

Ce brave petit Guillaume s'est mis en tête d'unifier sous sa bannière les villages qu'il croisait sur son chemin de gré ou de force et d'enrôler les jeunes et les hommes encore gaillards dans son « armée », on se serait cru de retour au Moyen-Age, une bande de paysans et de mercenaires prêts à en découdre armés d'épées et de haches, les armes à feu restantes étant réservées à « l'élite » une sorte de nouvelle noblesse.

Ça fait maintenant trois mois que Guillaume squatte le village, la rumeur dit qu'il s'apprête à piocher dans les villageois pour gonfler son armée et repartir en campagne. Certains ont tenté de fuir mais les limiers de Guillaume sont impitoyables, ils massacrent ceux qu'ils retrouvent je pense même qu'une mort sur le champ de bataille serait plus douce que ce que ces chiens galleux sont capables de faire. C'est dingue l'imagination dont peut faire preuve l'être humain quand il s'agit de faire souffrir ses semblables. On commence à voir des gars se couper un membre pour éviter de devoir partir au combat, on voit dans les rues des gamins qui hier encore avaient fière allure sur leurs deux jambes trainer leur carcasse à l'aide de béquilles, je remercie finalement le ciel que la maladie m'ait enlevé ma femme et mon fils, ils n'ont au moins pas eu à voir tout ce merdier.



Angel

écrit par Monsieur K
dessin de vinzouille

Angel.

Angel avait les yeux peinturlurés de noir et les longues mèches de ses cheveux envahissaient les traits froids et blafards de son visage encore jeune. Son long manteau s'envolait dans le vent et ses habits noirs déchirés et cloutés flottaient également dans l'air glacial qui balayait le sommet de la cathédrale. D'immondes gargouilles aux rictus démoniaques et aux corps tordus le regardaient en riant. Des larmes de sang se répandaient en abondance sur ses joues blêmes et il tenait dans sa main la destruction du monde. Face à lui, s'élevait tout ce qu'il désirait depuis si longtemps, tout ce qu'il attendait ardemment depuis toutes ces longues années d'ennui et de déchirures. Au bout de ses doigts, sous ses pieds, se trouvait l'arme absolue, celle qui lui offrait la possibilité d'enfin détruire totalement ce monde, de l'engloutir dans les vagues de l'abîme, de le projeter au cœur des ténèbres. De réaliser tout ce que ses idoles décharnées hurlaient dans les micros en se taillant les veines et en buvant le sang de leurs milliers de fans perdus et hystériques. Tous ces apôtres de la mort dont les guitares déchiraient le silence, se gavant de drogues hallucinogènes qui les transportaient dans les catacombes de l'existence, sur le trouble seuil de l'enfer, au milieu des hordes démoniaques. Oui, il tenait dans sa main l'arme de destruction absolue, l'unique avenir de l'humanité, la sanction divine de Lucifer. Les flammes montaient des profondeurs et léchaient les hauteurs de la cathédrale qui pointait ses flèches vers le ciel obscur et sans âmes.

Pendant ce temps, - Angel l'ignorait - Lucie, avec ses grands yeux noirs et verts, et ses petits seins blancs aux tétons transpercés d'anneaux d'argent, portait en ses entrailles le fils d'Angel. Un être de chair et de sang qui serait encore une foi sacrifié au panthéon de la négation de soi. Lucie, ses cheveux déteints et sa bouche langoureuse aux lèvres noires. Lucie, aux bas résilles rafistolés et aux courtes robes sombres, une large croix chrétienne renversée pendant à son cou et une pointe argentée plantée dans la langue. Lucie aux goûts de mort et de douleur, aux plaisirs du sexe violent et tendre. Lucie à la saveur sucrée et à l'existence amère. Lucie aux colliers cloutés et aux bijoux tranchants. Lucie à l'amour triste et au dévouement absolu. Lucie, à l'amour et à l'ennui... Oui, Lucie portait en son ventre le fruit de leurs nuits de stupre et de plaisirs volés à la mort, l'inattendue engeance



d'une rencontre entre deux âmes perdues, deux monstres de la nuit sans attache, ni futur.

Mais Angel, lui, portait, torturé, le poids de la vie et de l'ignorance. Trop de fureurs et trop d'immondices dans ce monde où il ne se reconnaissait pas. Le vent lui glaçait les veines et le faisait trembler comme une chrysanthème qui aurait attendu l'hiver pour tomber. Il allait emporter avec lui dans un instant la planète entière, la nuit et le jour, la glace et le feu, la terre et l'air, et tous les esprits qui le hantaient. Il allait nier dans un instant que tout avait existé et lancer dans un geste absurde un dernier cri de provocation à un Dieu absent, à une entité improbable. Sous ses yeux embrumés, le vide l'attirait à présent. Un simple pas, une chute vers l'abîme et le monde cesserait d'exister à jamais... pour Angel. Il allait détruire le monde dans un ultime et court instant de souffrance. Il allait détruire son monde...

Mais le spectre de la peur lui apparut à cet instant et l'observa de son visage inhumain, pour le transpercer d'un regard presque insoutenable. Angel eut soudain un doute affreux, inébranlable, tenace. Est-ce que cela avait un sens ? Et Lucie ? Lucie...

Angel se redressa et dévisagea l'esprit au masque occulte. Il lui lança un sourire éclatant puis recula de deux pas. Le spectre plissa les yeux. Avait-il vraiment vaincu ? L'avait-il sauvé ? Angel ne cessa pas de sourire. Sur lui, la pluie s'abattait à présent, fine et bleutée. Un éclair bruyant illumina le visage blafard et les cheveux mouillés du jeune garçon. Il avait à cet instant la beauté du Diable et la tristesse d'un Dieu. Le spectre de la peur fut à son tour saisi d'un doute. Il tressaillit. Angel fit un bond et sauta dans le néant.

Paris, 1999.

La petite fête

texte de Jgab
dessin de stefex

Le vieux Kevin rejoint la petite allée communale, et trouve quelques personnes qui ont répondu à la demande de sa classe.

La petite équipe chargée de faire ces préparations se réjouit d'organiser cette célébration.

Plus habitué à faire des plats énergiques et équilibrés selon les stocks, et des échanges avec les quelques

hameaux à proximité. Ils sont en train de faire des jolis présentations, comme parfois ils en ont envie.

Ce sont un florilège de tartelettes et de jus de fruit fermentés que le cuistot dispose sur les tables.

Le vieux Kevin arrive et regarde des pommes.

- Dans mes souvenirs on ne savait pas toujours bien les apprécier, ces fruits, Il faut dire que c'était une

époque pleine de fausses promesses et d'opulence... On croyait tout et on voulait tout ce qu'on

pouvait

de ces foutus écrans.

- Papi tu as vraiment eu à vivre ses années d'horreur

Pris dans ses pensées, Kevin se remémore.

J'étais adolescent, au sein d'une école d'enfants ayant des difficultés diverses avec leur parents ...

Notre monde était alors divisé en nations, trop d'humains paraît-il, trop de maltraitance et de jalousies

sur

les ressources de plus en plus difficiles à préserver.

Je savais qu'il y a eu une série d'attaques, et un des petit pays avait utilisé en premier une arme atomique.

Le monde s'était embrasé, pour je ne sais plus quel de ces conflits, on était si nombreux à se

quereller.

Une époque paranoïaque.



- La technologie avancée, la science de la peur, celle qui nous est interdite d'appliquer, faute de sagesse.

Et pourtant on avait connu des miracles, des maladies vaincues, une espérance de vie meilleure et plus longue... Toutes ces promesses envolées.

On a su que les mégalo-pôles des principaux continents sont tombées.

Des survivants qui ont péri dans les zones interdites, les radiations sur le sol même.

Une agonie lente, pour les plus chanceux.

Et ceux qui comme moi, on vécut en périphérie des grandes villes.

J'ai ressenti la première secousse lorsque le territoire où nous vivions a été touché.

Et il y a eu cette onde de choc, certains de mes camarades ont vu l'éclair et un bruit de crépitements

De la pluie, des cendres, de l'obscurité.

On a tenu au sein de l'enceinte, nous avions pour nos vivres, ce qui était dans la cantine.

Nous étions effrayés, perdus, et nos familles respectives, qu'étaient-elles devenues ?

Cela a dû être terrible, partout ailleurs aussi...

J'ai rapidement su que c'était déjà trop tard pour ma famille...

La survie, ce fut ce qui comptait, durant les mois qui ont suivi.

Trouver la nourriture, il fallait sortir. Hormis devoir marcher sur les cendres, nous ne semblions pas irradiés et de nous contaminer en nous aventurant trop longtemps trop loin ... Nous pensions que la bombe détruisait par la chaleur, les radiations ne se propageaient pas autant. Mais les zones interdites, semblaient trop dangereuses ...

Nous étions un petit groupe au début, puis il fallait se regrouper avec des plus forts. Avoir des « médecins » pour conserver la santé.

Puis il y eut les groupes de pilliers ou de militaires qui tuaient les plus fragiles, se procurer le nécessaire pour eux...

Et les coups de folies meurtrières.

J'ai tenu une certaine forme physique quelques semaines, puis je suis tombé malade d'une forme de grippe

Elle avait déjà décimé des gens sur ces terres hostiles.

Comme j'étais d'une bonne constitution physique j'ai bien résisté à ce virus et un des toubibs militaires m'a gardé à ses côtés pour tenter de faire le remède... Ainsi j'ai pu servir la cause d'un groupe des plus solidaires.

Je suis resté parmi eux, on se dirigea vers l'endroit qui allait former notre communauté.

Une des nouvelles sur notre continent.

Si on m'avait dit que des semences de secours seraient utilisées pour produire nos premiers légumes...

Si j'avais appris en vie difficile plus tôt ... Jamais, je n'aurais été irrespectueux avec mes parents, ni envers leur éducation, les repas de familles, et il ne m'aurait pas placé dans cette école privée ...

J'aurais gâché ces moments du passé.

Puis je me suis retrouvé adulte et une nouvelle famille.

Notre communauté n'est pas la seule à vivre dans une autarcie. D'autres sont apparus. Des contacts par la nécessité ont pu se faire avec les autres groupes.

La nouvelle génération a connu la quiétude, une sécurité, des soins.

Et en ce moment, c'est ma petite fille qui m'appelle.

"- Papy !

- Oui, Dora ?

- Tu es encore en train de te remémorer tout ça à voix haute ?"

Je l'ai tellement raconté mon histoire à tous

"- Tu sais papy, tu dois être bien habillé pour la cérémonie, dans la soirée. Après tout. C'est toi qui remets le diplôme aux premiers lauréats de notre communauté."

La fête, je l'avais presque l'oubliée.

Je me mets un costume propre, parmi ceux des vêtements qu'on nous a raccommodés... Et je me remets à penser à voix haute.

Nous avons pu créer une nouvelle école. Elle était d'abords adaptée à ce que l'on pouvait apprendre de nécessaire.

Je suis chargé d'honorer les premiers lauréats d'un titre qui n'avait plus été attribué.

Un titre culturel... Un diplôme d'art.

Car c'est pour notre petit bourg. Une première, nous allons diplômé parmi 15 membres de notre communauté. Et aussi bien parmi nos jeunes que parmi des ouvriers plus âgés.

Ma petite fille a eu la vocation de regrouper un maximum de souvenirs, les témoignages, les archiver ; Et elle s'essaye à établir les portraits des gens ... Elle tient à rejoindre les prochains lauréats dans les prochaines saisons.

Nous avons depuis bien longtemps, une forme de sérénité. Je souhaite qu'aucun humain n'ait à revivre tout cela...

Après cette fête, je pourrais reprendre mon service habituel de mes vieux jours, je dois gérer des stocks de tissus ainsi que la bibliothèque et les fournitures de l'école.

La culture de ma jeune époque ne m'a jamais été aussi précieuse.

Anna, ma chère épouse, me rejoint, elle a mis une robe, celle pour les jours de fête.

Elle me sourit. Comme à son habitude pour ces moments de joie.

"- Vas-tu tenir ton discours sans larmoyer ?"

C'est vrai que j'ai un peu la gorge serrée par cette impression. A force de penser.

- C'est émouvant. Cette célébration est pour un avenir qui nous semble bien meilleur, on est sûr d'avoir franchi un cap. Et les nouveaux diplômés qui sont déjà arrivés."

- N'oublies pas de bien lire ton petit texte... Et ne t'attarde pas trop sur d'autres vieux sujets... Nous avons bien assez parlé d'avant.

- Oui, ne t'inquiètes pas, à mon âge, je parle parfois tout seul. Mais, je ne perds pas la tête."

Encore un peu à attendre. Les préparatifs semblent terminés.

Notre grande maison qui tiens plus souvent des conseils , accueille désormais, une petite fête de la culture.

Ceux qui ont quittés leur activités du jour, et se rassemble progressivement. Certains s'installent sur les tabourets pour piquet un somme et quelques-uns préfèrent finalement rentrés dans leurs appartements.

Quelques personnes arrivent plutôt joyeusement. Et les lauréats attendent mon discours pour cette remise de prix.

L'art ne servira peut-être pas à consolider les clôtures ou à mieux gérer les stocks de nourriture. Mais en attendant, on garde l'espoir.

Marcheurs de rêves

écrite par Mr Clark
Illustrée de Monsieur K

Journal de Myrath

Septième lune du soixante-sixième cycle.

Nous fêtons mes 16 ans aujourd'hui.

Ma mère m'a offert une fleur d'Astéria embaumée dans de la résine, c'est inestimable!

Le soir, tout le monde s'est réuni pour festoyer. Je ne me souviens pas avoir un jour mangé autant. Quand l'obscurité est tombée nous avons allumé un feu avec du vrai bois, ce n'est arrivé que deux fois depuis ma naissance.

J'ai demandé à mon père si une telle prodigalité était raisonnable.

Il m'a répondu que ce n'était pas une journée pour être raisonnable, qu'aujourd'hui nous célébrions ma vie.

Il m'a alors souri et emmenée danser près du foyer. J'ai virevolté autour des flammes enivrée par les senteurs du bois brûlé, le temps m'a semblé s'écouler plus vite que le sable entre nos doigts.

Tout le monde est venu danser avec moi, mais je croisais souvent Reth.

Lors du Tindi, quand je m'en allais vers d'autres âmes au gré de la musique, il avait cette façon de laisser ses mains effleurer mon bas ventre.

J'ai fini par faire de même avec lui, j'ai senti sa raideur, il a rougi.

Dès que les flammes ont commencé à perdre en vitalité, nous nous sommes allongés sur les pentes d'une dune, les yeux perdus dans la majesté de la voie lactée.

Chaque ancien a pris une poignée de cendres et l'a jetée au vent.

Nous avons respectueusement observé ces arcanes dont le sens nous échappait.

Ils ont alors commencé à compter les histoires mille fois répétées d'une ère insouciant où les hommes croyaient être les rois de ce monde. Dans nos esprits se bousculaient les images fantasmées des cités touchant les cieux et des champs de fleurs que venait polliniser une myriade d'insectes multicolores.

Religieusement, nous avons écouté les récits de cet éon que même les compteurs n'ont pu connaître.

Tout y est passé, l'avidité de nos ancêtres, les sols gorgés de toxines, la venue des sables, les guerres et bien entendu, l'avènement des marcheurs de rêves.

Une fois les élocutions terminées, tous se sont dispersés vers leur couchages, à l'image de ces cendres que les érudits avaient laissées s'envoler vers les dunes, nos éternelles conquêtes.

Pourtant ce soir, une toute autre conquête obsédait mon esprit.

Reth et moi sommes restés assis là, silencieux, témoins de l'immensité des sables et des cieux.

Il a pris ma main, senti mon pouls s'emballer.

Dans l'infinité des déserts, nous nous sommes aimés.

=====

Journal de Myrath

Deuxième lune du soixante-septième cycle,

Nous n'avions pas trouvé de terre saine depuis bien des lunes, nos serres mobiles ne produisaient plus rien de viable et, pire que tout, l'aridité ne permettait pas à nos condensateurs d'humidité de dispenser suffisamment d'eau pour tous.

Notre plus vieille chamide s'est écroulée, épuisée de traîner nos cultures dans les sables du désert.

Nous avons décidé de l'achever, d'ouvrir son ventre et de sécher sa chair avec nos fours solaires.

C'était répugnant, j'ai laissé ma part à Khali, elle en avait plus besoin que moi.

Mes nausées m'empêchaient d'avalier quoi que ce soit de toute façon.



Nous étions immobilisés et la viande séchée ne nous permettait de survivre que peu de temps. La discorde ne tardât pas à se propager parmi nous, comme une guerre silencieuse et invisible qui rongerait les liens de notre clan.

Il nous fallait trouver une solution au plus vite.

Quatre hommes pouvaient tirer la serre, mais nous ne pouvions pas partir au hasard.

Mon père prit la décision de faire des groupes d'éclaireurs qui partiraient pendant deux jours, chacun dans une direction différente afin de pouvoir décider de la route la plus prometteuse.

Toute la tribu était sollicitée, seuls les plus jeunes, les plus anciens et Melik resteraient au camp.

J'aurais dû le sentir, à la façon que mon père a eu de me dire au revoir, quand il a refusé des vivres supplémentaires.

Il savait.

Il avait déjà tout compris, peut être même que l'idée venait de lui.

Quand ils reviendraient, épuisés après deux jours de marche dans les dunes, le camp aurait disparu.

Le jour suivant leur départ, Reth a effectivement donné l'ordre de lever le camp, il savait exactement où aller, mais il savait aussi que nous n'aurions pas assez de vivres pour tout le monde.

J'ai hurlé, griffé son visage mais il m'a cognée à la tempe, tirée par les cheveux et attachée à une serre.

Nous sommes partis abandonnant là les anciens, assis sur le sol, préférant la mort à la trahison.

Ils ont formé un cercle, se sont tenus les mains, refusant de se rendre coupables d'un tel affront.

=====

Journal de Myrath

Quatrième lune du soixante-septième cycle,

Il ne restait que trois jours de marche jusqu'à l'oasis, mais Khali avait des contractions depuis la veille. La famine qui nous accablait avait fini par déclencher prématurément son accouchement.

Nous l'avons allongée sur une toile à l'ombre d'une serre. Melik a fait de son mieux pour l'aider, je suis restée à ses côtés en lui tenant la main.

Reth et Nahm ont chevauché vers l'oasis en espérant pouvoir y trouver des plantes médicinales.

Akram, tournait en rond, visiblement terrassé à l'idée que son enfant ne soit pas viable.

Pendant de longues heures nous avons accompagné Khali. Elle avait mal et elle avait peur.

Elle me serrait la main si fort que je le ressens maintenant encore.

J'ai essayé d'occuper son esprit, de lui remémorer notre enfance, lorsque nous dévalions les dunes accompagnées d'une horde de jeunes de notre âge, tous partis aujourd'hui.

Khali sourit en repensant à cette époque où nous étions persuadées que notre tribu finirait par atteindre l'Echelle, le lieu mythique où les marcheurs de rêves auraient puisé leur immortalité et seraient monté vers les étoiles.

Ses doigts dessinaient dans le bleu du ciel ses espoirs, ses rêves, une vie après la mort, un oasis sans fin, des prés fleuris, un monde où l'existence serait moins douloureuse.

L'enfant finit par sortir, mais pas le placenta.

Comme une rose en plein désert, un flot pourpre vint s'étendre sur les sables blancs.

Alors que Melik tentait en vain de faire respirer le nouveau-né, je me tenais au dessus de Khali, mon regard plongé dans le sien, une main posée sur sa joue de plus en plus livide.

Elle n'a pas dit un seul mot, elle m'a sourit et elle s'est éteinte ainsi, comme soulagée de quitter ce monde.

J'ai veillé tard ce soir là, scrutant les étoiles.

En espérant voir un signe, je t'ai senti bouger.

Bientôt j'aurai ces mêmes épreuves à affronter, mais la mort ne me couvrira pas sous son voile.



Journal de Myrath
Neuvième lune du Soixante-dixième cycle

Reth est venu me voir hier.

Il me dit qu'il avait essayé de se tenir en ma faveur le plus longtemps possible, mais maintenant que les années avaient passé et qu'il avait un descendant en âge de marcher, il ne pouvait plus vraiment s'opposer aux autres.

Eux aussi voulaient une descendance, eux aussi voulaient une femme et il n'y avait plus que moi.

Il me dit que Melik viendrait me voir après le repas du soir, qu'il ne fallait pas que je résiste.

Il en allait de l'unité du clan.

Malgré le silence pesant qui régnait dans la tente, il ajouta qu'une fois enceinte, les autres hommes pourraient venir me visiter à leur convenance, tant que cela ne mettait pas en jeu la vie de l'enfant.

Je ne fis que le fixer du regard, restant toujours muette.

Après un bref instant il soupira, se leva et sortit.

Au thé du soir j'ai détaché quelques pétales de mon pendentif et je les ai laissés infuser.

Je n'en avais jamais vu les effets hallucinogènes de mon vivant, mais ma mère avait eu maintes fois l'occasion de me les décrire.

Nahm a commencé à manger goulûment du sable, Akram s'était lancé dans une longue et lacrymale conversation avec sa chamide, tandis que Melik, totalement nu, dispersait ses plantes médicinales au gré du vent en hurlant d'un rire dément.

Avant que je parte, Reth tituba jusqu'à moi.

Il me vit harnacher les chamides et emporter les serres et notre fils au beau milieu de la nuit, ce qui le fit éclater de rire.

Il riait à sa propre mort.

Je n'eus aucun remord, aucun doute.

Les enivrants parfums qui m'avaient autrefois conquise s'étaient altérés. Il n'en restait à présent qu'une pestilence.

Comme mes parents et le reste de ma tribu jadis, comme les anciens qui s'étaient résignés à rester assis sur le sol brûlant, il connaîtra l'agonie que le désert réserve aux égarés.

J'ai chevauché toute la nuit sans jamais me retourner, abandonnant la vie et la progéniture qu'ils voulaient m'imposer.

Si je voulais rester une femme, il fallait que je sois la dernière.

=====

Journal de Myrath
Dernière entrée.

Nous avons beaucoup dévié vers le sud, vers les terres arides, chaque nuit était un soulagement.

Il ne nous restait plus qu'une chamide et cette dernière peinait à nous porter.

Nous n'avions plus de ressources, plus de serres et bientôt plus de moyen de transport.

Nous le vîmes tandis que nous observions le soleil s'approcher de l'horizon.

Je crus d'abord à un mirage déformant l'image d'une colline, mais ce que nous observions était bien trop massif et régulier pour que cela soit dû au hasard.

Tu me pointas la grande coupole, tournée vers les astres et me demandas ce que c'était.

J'eus du mal à répondre, je n'osais y croire.



Devant nous, à deux jours de marche tout au plus, se tenait l'Echelle, l'ultime vestige des croyances ancestrales, le dernier sanctuaire des marcheurs de rêve, le seul moyen d'accéder au paradis. Nous avons veillé longuement le soir, je t'ai raconté tout ce que je savais sur les légendes des anciens.

Tes yeux pétillaient, tu rêvais d'aller un jour dans les étoiles toi aussi.

J'aurais tant voulu que tu l'atteignes, j'aurais dû être capable de te guider jusque là, c'était mon rôle.

Quand tu es parti j'ai juste pris le temps de déposer sur ton torse mon pendentif.
Une ultime rose dans les sables.

J'ai marché sans cesse, comme pour fuir, je n'ai pas pu attendre la nuit, il fallait en finir.
J'étais déshydratée, vidée, brûlée par le soleil.
Mes lèvres étaient aussi sèches que le sol craquelé que je foulais, ma peau cloquée restait sous mes ongles lorsque je me grattais.

J'ai d'abord entendu des pas précipités derrière moi. En me retournant je vis Reth, furieux, prêt à me frapper au visage. Surprise, je chutai contre le sol aride, me blessant à la tempe.

Puis je vis mon père m'accueillant les bras levés. Vint alors ma mère, qui s'extasiait devant ta beauté.

Plus d'une fois il me sembla acceptable de cesser cette marche insensée, de m'asseoir là, de laisser mes réminiscences m'emporter et pleurer de bonheur.

Mais je devais le faire pour toi, pour atteindre les étoiles, pour que ta mort ne soit pas vaine.

À l'intérieur, la fraîcheur me fit retrouver un peu de vigueur, mais le soleil avait irrémédiablement brûlé mes yeux.

J'ai tâtonné, rampé, appelé aussi fort que je le pouvais.

J'ai cru passer des heures à m'entailler les mains sur des débris, érodant les restes de ma volonté et de mon corps agonisant.

Soudain, une vive lumière l'éclaira et il fut là ,devant moi.

Le marcheur de rêve.

Je ne saurais le décrire convenablement, ma vision était définitivement altérée, mais sa peau luisait, brillait, comme un miroir en plein soleil.

Il fut d'abord étonné, il pensait que les humains ne foulaient plus cette terre depuis bien longtemps, que de l'humanité, il était l'ultime réceptacle.

Il me conta son histoire, comment il fut d'abord architecte du désert, vendeur des poisons de ce monde, qu'en contribuant à la dévastation, il avait acquis les richesses suffisantes pour échapper à la mort.

Par la suite, alors que la hiérarchie sociale n'était plus qu'un lointain souvenir, il a commencé à intégrer les autres, copiant le contenu de leurs mémoires en lui.

Insouciant, artistes, soldats révoltés, rescapés, nomades, enfants il était tout, il était tous. Unique et multiple à la fois.

Il était la source et la conséquence, fruit des erreurs des ancêtres, produit de leur vanité, dernier témoignage de leur existence.

Une bibliothèque de souvenirs, échappant à ma compréhension limitée, ici et partout ailleurs simultanément, parcourant les étoiles à la recherche de savoirs.

Il me dit que je pouvais l'intégrer, comme les autres qu'il avait phagocytés avant moi.
Il pouvait garder mes souvenirs, mes émotions et mon essence. Éternellement.
J'étais importante. J'étais la dernière.
Le point final de l'humanité.
J'ai accepté.

Pour toi, pour moi.

Mon cœur nomade a trouvé un nouveau voyage, un océan de silence sans aucun rivage.
Je ferais des nébuleuses des dunes à parcourir.

Mon corps a cessé de vivre, mais ma mémoire demeure et fleurit dans le fertile terreau de l'infini.
Ton souvenir sera ma compagnie lorsque j'arpenterai ces immensités vides que nul homme n'a engendré.

Nous étions si orgueilleux, nous étions si fiers, mais tout ce que nous avons accompli fut vain.
Nous avons assez abusé de notre terre-mère, trop fous et avides pour quitter son sein.

Notre espoir de survie n'était qu'un autre mirage.
Par mes actes je mets fin à notre existence délétère.

Par ce journal je lègue le dernier héritage.

Une poignée de cendres lancée aux vents des déserts.

